RÉPONSES

AUX CRITIQUES DE L'OUVRAGE

DU

DOCTEUR BROUSSAIS

SUR L'IRRITATION

ET LA FOLIE.

(Extrait des *Annales de la Médecine physiologique.*)

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
RUE SAINT-JACQUES, N°. 67.

RÉPONSES

AUX CRITIQUES DE L'OUVRAGE

DU

DOCTEUR BROUSSAIS

SUR L'IRRITATION

ET LA FOLIE.

(Extrait des *Annales de la Médecine physiologique*.)



A PARIS,

CHEZ M[lle]. DELAUNAY, LIBRAIRE,

PLACE ET VIS-A-VIS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE;

A BRUXELLES,

AU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE.

1829.

RÉPONSE

A UN

ARTICLE DU GLOBE

(Tome VI, n°. 74)

SUR L'OUVRAGE DU PROFESSEUR BROUSSAIS, INTITULÉ :

DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE.

L'OUVRAGE que le professeur Broussais vient de publier sur l'irritation et la folie avait un double but : celui de poser les bases de la doctrine que lui et les médecins de son école suivent au lit des malades, et celui de réclamer la psychologie en faveur des hommes qui cultivent la physiologie. Le *Globe* s'est opposé à cette réclamation : nous nous y étions attendu. Il a cherché, par la même occasion, à jeter du blâme sur la médecine physiologique : nous devions nous y attendre. Il nous avait donné assez de preuves de prévention contre cette méthode, et de partialité en faveur des ennemis les plus passionnés, les plus injustes et les moins éclairés du progrès de l'art de guérir, pour que nous dussions compter sur son improbation. Ce journal a commencé par dédaigner de s'occuper de notre science, et

a fini par confier les matières que nous traitons à des hommes sur lesquels il pouvait compter. C'est sous les auspices de pareils hommes, c'est avec cette incurie dédaigneuse, que ce journal, qui se donne pour être à la tête du mouvement des connaissances humaines, se trouve directement en opposition avec celui de la science la plus propre à hâter les progrès des connaissances les plus élevées. Il ne faut pas s'en étonner : le *Globe* ne se doute pas de cela, et il a vraiment été pris au dépourvu. Le voilà donc, grâce au terrible point d'honneur, grâce à cet amour-propre qui fait si fréquemment déraisonner les hommes les plus sages, le voilà devenu l'ennemi de la véritable médecine, de celle qui guérit, du moins autant que possible, de la médecine que la nouvelle génération française a adoptée et qui envahit déjà tout le monde civilisé. Voilà le *Globe* constitué l'apôtre de l'obscurantisme médical et obligé de dissimuler la vérité qu'il ne pourra méconnaître en ouvrant enfin les yeux sur les progrès de la véritable méthode d'observation. Mais ce qui n'est pas moins fâcheux, il s'est mis dans le cas, lui qui se dit si bon Français, de refuser à sa patrie la gloire d'avoir donné l'impulsion à cette méthode qui remonte, par Bichat et Chaussier, à Vicq-d'Azyr, à Bor-

deu, etc.; il se trouve dans la triste nécessité, s'il veut parler quelquefois médecine, d'emprunter des argumens à des sophistes que les nôtres ont été obligés d'abandonner pour ne pas devenir ennuyeux en reproduisant sans cesse les mêmes réfutations.

Une preuve récente de tout cela se trouve dans l'article inséré dans le numéro du *Globe* du mercredi 9 juillet 1828. L'embarras du rédacteur se montre dès le début, par la peine qu'il se donne pour affaiblir l'autorité de l'auteur de l'*Irritation*, en cherchant à faire entendre qu'ayant long-temps vécu au milieu des camps, il ne doit pas inspirer beaucoup de confiance quand il s'agit de matière philosophique. Cette précaution oratoire suppose d'abord qu'on n'a pas de bien solides raisons à lui opposer, et prouve ensuite que le rédacteur n'a pas une juste idée d'un médecin militaire qui a long-temps joui de l'avantage d'observer les hommes sains et malades dans des positions morales et sous des influences physiques extrêmement variées. Le rédacteur du *Globe* ne s'est point souvenu que nos phalanges victorieuses ont jadis parcouru le monde en pleine sécurité, et que nous n'avons pas toujours été exposés à mourir de froid au milieu des neiges, ce qui d'ailleurs ne laisse pas

d'être encore fort instructif pour le médecin philosophe. Les conseils de notre rédacteur se sont bien gardés de lui dire que, pendant que nos troupes portaient au loin la domination française, le chef du gouvernement faisait traiter ses malades au milieu des villes, non par les médecins ou par les chirurgiens du pays, mais par ceux de l'armée, qui ont pu, tout à leur aise, apprendre les langues vivantes, converser avec les savans et fouiller dans les bibliothèques publiques et particulières. Mais ce que je trouve encore de plus singulier, c'est qu'un ardent sectateur des anciens philosophes cherche à jeter de la défaveur sur le moyen qu'ils ont tous employé pour acquérir la sagesse, celui de visiter les écoles étrangères et d'étudier les hommes dans les positions sociales les plus opposées. Aurait-il cru de bonne foi que la philosophie et la médecine ne peuvent plus se retrouver que dans la poussière des bibliothèques? Il lui paraît difficile que l'on devienne philosophe au bivouac et sur le champ de bataille. Notre rédacteur vise à l'effet : il ne peut ignorer qu'on n'a pas toujours été au bivouac. On sait comment se forme un officier d'artillerie ou du génie. Combien de savans généraux lui répondraient encore du haut de notre tribune nationale! Que n'es-tu là, illustre

Démosthène français, admirable Foy, l'un des hommes les plus érudits par la lecture, et les plus savans par l'observation, que la France ait jamais produits ; que n'es-tu là pour nous dire comment tu avais acquis ton vaste savoir!...

Le rédacteur du *Globe* se plaint de la rudesse des formes de l'auteur de l'*Irritation :* il paraît avoir oublié les apostrophes un peu vives qu'on adresse dans son école à ceux qu'on appelle les *sensualistes ,* et le superbe dédain avec lequel on traite *leur intelligence rétrécie.* Au surplus, ceci n'est pas une affaire grave : on sait que les personnes intéressées à une apostrophe trouvent de l'injure là où les indifférens ne peuvent en découvrir, et que plus un homme se prise, plus il est susceptible. Le public seul est compétent sur cette matière, que nous lui abandonnons volontiers.

Si l'on en croit notre globiste, c'est parce que les idées de la secte psychologique heurtent le système de M. Broussais, qui voudrait *tout expliquer et tout réduire à son unité,* que ce médecin a pris le parti d'attaquer cette secte. Le motif de l'auteur de l'*Irritation* a été exposé dans l'ouvrage, et son critique peut se dispenser de toute interprétation. Quant au reproche de vouloir tout expliquer par l'irritation, il n'est

nullement fondé. Le docteur Broussais veut expliquer ce qui lui paraît explicable de cette manière, et il expose ses raisons : or, c'étaient ces raisons qu'il fallait discuter, au lieu d'adresser le reproche général de tout expliquer, à un homme qui prend tant de soin de se tenir en réserve sur les explications poussées trop loin, et dont les efforts ont pour principal objet d'empêcher que l'on n'abuse de la tendance qui porte l'homme à tout expliquer. Mais que dira le lecteur, quand il saura que le rédacteur dont il s'agit est du nombre des hommes qui ont le plus besoin d'être réprimés dans la manie des explications?

Il défend, dans une longue tirade, le langage figuré contre les attaques de l'auteur de l'*Irritation*. Vous lirez cet ouvrage, nos chers confrères, et vous verrez que M. le rédacteur eût pu s'épargner la peine de la composition : il lui aurait suffi de citer son auteur, qui dit expressément en plusieurs endroits, croyant se mettre à l'abri de tout reproche, que le langage métaphorique est inévitable, qu'il est même nécessaire, et que l'abus qu'on en fait est seul nuisible au progrès des sciences. Il va plus loin : car, pour mieux prouver sa thèse, il présente souvent la même idée exposée successivement sous la forme litté-

rale et sous la forme figurée. Mais si notre globiste eût été de bonne foi sur ce point, il se serait privé du plaisir de donner une petite leçon à l'auteur de l'*Irritation*, en lui apprenant que lui-même ne peut se dispenser de parler par figures. Notre habile rédacteur s'est donc conformé à la méthode de certaines gens, que nous ne voulons pas qualifier, de peur de lui paraître un peu trop rude de formes, mais dont nous pouvons décrire le procédé. Ce sont des gens qui supposent le faux dans les écrivains qu'ils attaquent, pour avoir le plaisir de le combattre. Monsieur du *Globe* nous dira comment il faut qualifier cette méthode pour parler avec toute l'urbanité d'un citadin, et pour n'avoir pas l'air d'un brutal échappé des camps. La même réponse, en toute rigueur, doit revenir à notre critique, quand il accuse l'auteur de l'*Irritation* d'avancer qu'il n'y a que *les physiciens et les physiologistes qui soient capables de se livrer à l'étude de la science morale*. C'est encore là un point important sur lequel M. Broussais, trop au fait des ruses du sophisme et des lieux communs si familiers chez les faussaires de la littérature, a pris les plus grandes précautions. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le *Supplément au Traité de l'Irritation,* où l'on abandonne aux mora-

listes, aux législateurs, aux économistes, l'application des faits puisés dans l'observation du système nerveux : ceci soit dit sans application à M. le rédacteur du *Globe*, aux yeux duquel nous voulons paraître moins militaire que civil.

Ce rédacteur emploie encore une autre ruse que nous sommes obligé de classer dans les *petites* et même dans les superficielles, puisqu'elle n'atteint pas jusqu'au fond de la question : cette ruse consiste à répéter avec affectation le mot de *système* sans le définir, en parlant de la doctrine du professeur Broussais. Nos lecteurs doivent être avertis que cela fait allusion au titre d'éclectiques, que se donnent les philosophes psychologistes. Permettez-nous, nos chers confrères, de vous dire seulement deux mots sur l'éclectisme de ces messieurs. La première condition pour être admis dans leurs rangs, c'est d'être spiritualiste : pourvu que l'on consente à expliquer tous les phénomènes du moral par une chose immatérielle, agissant sur la matière du cerveau, on peut profiter à leurs leçons... Vous allez dire que cette explication est impossible, attendu qu'on ne saurait parler du mode d'action d'une chose dont on n'a nulle idée, et que le non-matériel n'est susceptible d'aucun contact avec le matériel... Nous le savons bien; mais

apprenez leur secret. Si vous voulez entrer dans leur secte, exercez-vous, à leur exemple, et sous leur dictée, à parler de cet immatériel comme s'il était matériel. Transformez cet immatériel, soit en homme, soit en animal, soit en corps inerte, il n'importe; le vrai secret est de faire de belles phrases, des peintures bien animées, n'importe avec quels matériaux. Vous les choisirez librement dans les productions de la nature et de l'art; choisir, c'est être éclectique, et vous serez un digne psychologiste. Voilà la méthode; et vous voyez que ce n'est pas un système.

Nos chers confrères vont nous répondre que la méthode d'expliquer l'inconnu par le connu est un système comme la méthode d'expliquer les phénomènes de la santé et de la maladie par l'irritabilité des organes mis en rapport avec eux-mêmes et avec les agens extérieurs. Mais nous leur répliquerons qu'il y a pourtant de grandes différences. La première, c'est que, dans bien des points, la méthode physiologique est susceptible de preuves rigoureuses, accessibles à tous les hommes capables d'attention et de bonne foi; tandis que, dans aucun point, la méthode kanto-platonicienne ne peut en admettre, puisqu'il faut tout croire sur le témoignage d'une sensation intérieure qui est étrangère à

un grand nombre d'intelligences humaines, et que l'auteur de l'*Irritation* a le premier signalée et distinguée de toute autre chose. La seconde, c'est que, dans tous les points où les faits manquent à la méthode physiologique, elle a la prudence de s'arrêter, et qu'elle se surveille incessamment de peur de se laisser entraîner dans l'hypothétique; tandis que la méthode kanto-platonicienne, toujours audacieuse, ne recule devant aucune difficulté, que dis-je! n'hésite même pas pour l'admission des contradictions les plus choquantes. C'est un parti pris chez elle: il faut que les faits fléchissent, quelque réfractaires qu'ils puissent être; par exemple, il faut que le mobile du sentiment soit différent chez l'homme de ce qu'il est chez les animaux; que l'existence et la non-existence des mêmes faits fournissent également la preuve de la présence de ce principe dans la seule espèce humaine. Mais tout cela n'est rien: les leçons du chef actuel de l'École fournissent des preuves beaucoup plus stupéfiantes de cette résolution déterminée de contourner et de torturer tous les faits connus pour soutenir la réalité du principe qu'il a découvert dans sa conscience, ou de cette sensation de foi psychologique que tout le monde n'a pas, et que par conséquent il est impossible

de faire admettre à toutes les intelligences humaines.

Nous vous le demandons maintenant, nos chers confrères, vous qui savez avec quelle circonspection nous procédons dans ce recueil à la discussion et à l'interprétation des faits ; nous vous le demandons, n'est-ce pas un système, et un système des mieux caractérisés que celui de ramener tous les faits à une seule manière de voir? Et croyez-vous que le reproche adressé au fondateur de la doctrine physiologique soit bien mérité? Pensez-vous que le rédacteur du *Globe* ait déversé sur lui un ridicule bien réel, comme il en a eu la philosophique intention, en affectant de le représenter comme un monomaniaque possédé par le délire de l'irritation?

Après avoir épuisé le manège des précautions oratoires qui lui paraissent les plus propres à jeter de la défaveur sur la doctrine professée par M. Broussais, le rédacteur dont nous prenons la liberté de vous entretenir, affecte la générosité et annonce qu'il néglige tous les petits accessoires pour prendre la question au corps, pour *arriver au fond* même de la discussion. Gardez-vous bien, nos chers confrères, d'être dupes de ce propos ; c'est un nouveau stratagème, une ruse de guerre, une embûche tendue à la bonne

foi de ses lecteurs. Il se gardera bien d'aller au fond de la question; mais il mettra en œuvre une double tactique pour vous faire croire qu'il y est allé. 1°. Au lieu de répondre à l'ouvrage qu'il a entrepris de faire connaître, il vous transportera dans le *Traité de physiologie* du docteur Broussais, en prononçant légèrement que cet auteur ne peut expliquer l'unité du *moi*, et que c'est là son côté faible. Il vous le prouvera, non par de bonnes raisons, mais par une citation extraite d'un ennemi de la médecine physiologique, de ce docteur Miquel, qui, sur les points principaux de notre médecine, a été complètement battu par l'un d'entre vous. Nous ne croyons pas cependant que M. Roche lui ait répondu sur le passage cité par le *Globe;* mais si M. Roche ne l'a pas fait, le *Traité de l'irritation* l'a fait de la manière la plus complète, en éclaircissant la question du *moi*. C'étaient donc les argumens que ce Traité oppose à la simplicité du *moi* qu'il fallait discuter; mais le globiste ne s'est point senti dans le cas de soutenir une pareille discussion, et c'est pour l'éviter qu'il a eu recours à son second moyen. 2°. Ce moyen consiste tout uniment à répéter à peu près mot pour mot ce que les auteurs de son école ont dit, et ce que lui-même a déjà répété ailleurs sur cette unité,

c'est-à-dire à l'affirmer d'après le sentiment intime, ou, si l'on veut, d'après la conscience, et à demander d'un air ironique s'il y a un *moi* pour chaque perception, pour chaque volition, et si ce n'est pas toujours la même essence *moi* qui se diversifie pour faire face à tous les phénomènes d'intelligence et d'activité. Ces questions faites, notre rédacteur s'applaudit et paraît chercher avec assurance dans les yeux de ses lecteurs l'approbation de ce qu'il vient de leur débiter.

Est-ce simplicité, ou est-ce une ruse audacieuse de la part de notre globiste, de feindre que l'auteur de l'*Irritation* n'a pas attaqué l'assertion sans preuves de la simplicité du *moi?* C'est la question que nous nous permettrons de faire à ceux d'entre vous, nos chers confrères, qui ont lu cet ouvrage et qui ont sans doute remarqué le soin scrupuleux qu'a pris le professeur Broussais de démontrer que le phénomène du *moi* n'est qu'un fait de perception tenant à certaines conditions de l'appareil nerveux, un fait commun à l'homme et aux animaux un peu élevés dans l'échelle zoologique, un fait que personne n'a droit d'ériger en entité et de traiter comme tel dans le discours, un fait enfin absolument inexplicable, et dont on ne donne pas la solution en

le traitant comme s'il était autre chose que ce qu'il est, un simple phénomène d'innervation. M. Broussais a plus fait : il a donné les preuves de toutes ces assertions, en citant les faits sur lesquels il les fonde. C'était à ces faits que son critique devait descendre, afin de les expliquer sans hypothèses, puisqu'on lui a prouvé que jusqu'ici il ne les avait expliqués que par ce moyen. Il ne suffisait pas d'imputer à faute à son auteur de ne pas rendre raison du *moi* et de l'unité de perception ; il fallait répondre aux argumens par lesquels cet auteur prouve que cette explication ne peut pas être donnée, et ne doit même pas être tentée. C'était cela qu'il fallait faire pour aborder le fond même de la question. Or, le rédacteur du *Globe* n'a rien fait de tout cela, et son article se réduit : 1°. à des insinuations déclamatoires contre la personne et contre la doctrine de M. Broussais ; 2°. à la répétition des argumens que ce professeur a pour jamais anéantis dans son *Traité de l'irritation et de la folie.*

Note additionnelle. Dans le cahier du *Globe* du 30 juillet 1828 (t. VI, n°. 80), on trouve une lettre pleinement confirmative des reproches que nous avons adressés à ce journal au commencement de cette réponse. Les globistes con-

tinuent d'emprunter des argumens aux médecins ennemis de la doctrine physiologique. Là reparaît déjà le genre de réaction qui s'est jadis déployé contre l'*Examen,* c'est-à-dire l'imputation injurieuse, dénuée de toute preuve et de toute démonstration, employée pour servir de réponse aux masses de faits. Les adversaires de la vérité, se sentant blessés par elle, feignent de ne pas s'apercevoir que l'arme qui les perce est dans les inductions rigoureusement déduites des faits: ils veulent faire croire à tout le monde qu'elle est dans les mots; ils s'écrient qu'on les injurie, et répondent par de véritables injures, d'abord parce que la passion les leur inspire, et ensuite dans l'espoir de provoquer des répliques virulentes dont ils puissent se prévaloir pour justifier leur fureur. Celui qui s'est fait l'organe du *Globe* en ce moment se proclame indifférent dans la question qui s'agite. Que l'on se garde bien d'ajouter foi à cette enseigne trompeuse! C'est un jeune ambitieux qui se croit destiné à une grande réformation. Il est auteur d'un projet de doctrine médicale et de nosologie fondée sur les élémens organiques ou sur les états primitifs des êtres vivans, et sur leurs combinaisons moléculaires les plus intimes; c'est-à-dire qu'il prétend asseoir ce qui réclame le plus de

clarté en médecine, le diagnostic et le traitement, sur les phénomènes les plus obscurs de la nature vivante. Notre jeune homme est doué du talent de faire la phrase; il prend cela pour du génie, pour de l'inspiration peut-être, car elle devient à la mode; il voit que la médecine physiologique a prospéré, et, plein d'espérance, il s'écrie: *Et moi aussi, je suis fondateur!* Voilà l'homme qui s'est offert aux globistes, dans l'intention sans doute de balayer d'avance le terrain sur lequel il se propose d'élever un jour son édifice. Nous ignorons s'il leur a dit son secret; mais nous qui le connaissons, nous avons déjà apprécié, dans les *Annales* (*voy*. t. XIII, p. 541), la brochure prétentieuse de M. Hippolyte Royer-Collard. On doit la considérer comme un de ces jolis rêves que font parfois, en sortant des écoles, certains élèves à imagination, après avoir obtenu des succès parmi leurs condisciples, et reçu de leurs maîtres des éloges exagérés. Puisque celui-ci se glisse dans le *Globe*, avec ses noms et prénoms, pour s'avancer dans le monde à la faveur de ce journal, il importe de le faire bien connaître, avant qu'un nom illustré par d'autres ait eu le temps de faire illusion. Nous ne serions nullement étonné que le même écrivain fût l'auteur de l'article insidieux, déprécia-

teur de la vraie méthode d'observation, et trop évidemment calculé, qui a paru dans la *Revue française*. L'esprit malin qui l'a soufflé avait ses projets de flétrissure et de destruction bien arrêtés.

En terminant, nous prions nos lecteurs de remarquer qu'il n'y a d'expression injurieuse ni dans cette note, ni dans l'article auquel elle est annexée, et nous les engageons à préparer leurs oreilles aux imputations sans preuves, aux sarcasmes et aux invectives plus ou moins grossières par lesquelles les ennemis du vrai ne manqueront pas de nous répliquer.

RÉPONSE

A UN SECOND

ARTICLE DU GLOBE

(Tome VI, n°. 85)

SUR L'OUVRAGE DU PROFESSEUR BROUSSAIS, INTITULÉ :

DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE.

(Extrait des *Annales de la Médecine physiologique*, août 1828.)

Le docteur Broussais, qui nous autorise à insérer ces articles dans son journal, nous a souvent répété qu'il avait pour principe de ne jamais répondre quand il ne pouvait pas réfuter directement. Nous croyons en effet que, dans ces sortes de cas, il est d'un homme de bonne foi, ou d'avouer qu'il s'est trompé, ce qui n'emporte aucune honte, ou de déclarer que son opinion a changé, en faisant connaître les motifs, ou enfin d'achever de développer une pensée qui aurait pu ne pas être comprise par ceux qui l'ont attaquée. Si M. Ph. eût été dans ces principes, il n'aurait point hasardé de défendre le psychologisme contre les attaques du docteur Broussais. Pour nous, qui faisons profession d'être attaché à ces mêmes principes, nous nous y conformerons en répondant aux critiques du Globe.

M. Ph. nous dit qu'on peut combattre M. B. par ce qu'il nie et par ce qu'il accorde. M. Broussais nie l'esprit, et il accorde que la sensibilité est immatérielle comme la pensée dont elle est la base : donc il admet le spiritualisme. La première remarque à faire, c'est que l'immatérialité de la sensibilité n'est point accordée dans le Traité de l'irritation. M. Ph. s'appuie d'une phrase du Traité de physiologie, quand il s'agit d'un autre ouvrage, où l'auteur a donné une tout autre définition des idées, en les considérant comme des excitations du cerveau auxquelles sont associées des perceptions sensitives. En avançant cette dernière proposition, l'auteur s'appuyait sur un appareil de preuves; or, ce sont ces preuves mêmes qui constituent la doctrine idéologique à laquelle M. Ph. avait entrepris de répondre : c'étaient donc ces mêmes preuves qu'il fallait attaquer au lieu d'esquiver, comme il l'a fait, en répondant à un autre ouvrage. Dire au docteur B. qu'en 1823 il ne pensait pas sur la question de la sensibilité comme il pense en 1828, ce n'est nullement répondre aux argumens qu'il fournit à cette dernière époque en faveur de sa nouvelle manière de penser. Ne sait-on pas que les opinions des hommes changent à mesure qu'ils décou-

vrent de nouveaux faits, et ce changement lui-même n'est-il pas précisément ce qui constitue les progrès des sciences? serait-il donc étonnant que M. B., qui passe sa vie à recueillir des faits et à les méditer, eût fait quelques progrès dans la physiologie intellectuelle? Mais la tâche de M. Ph. n'était pas de comparer les opinions de ce professeur aux différentes époques de sa vie avec celles qu'il peut avoir maintenant. S'il se fût agi de cela, il aurait eu beaucoup à faire; car le docteur B. a passé comme tout le monde, sans excepter son critique, par bien des nuances d'opinions, avant d'arriver à celle dont il fait aujourd'hui profession. Mais les hommes ne sont rien dans la grande question des connaissances, ou plutôt ils n'en sont que les instrumens nécessaires : les faits sont tout, et les savans ne peuvent pas mieux s'honorer qu'en se tenant au courant des grandes découvertes, et se rendant de bonne grâce aux inductions qu'une sévère logique oblige d'en tirer. Voilà le véritable type de cette franchise littéraire que le rédacteur du Globe a cru devoir louer dans l'auteur de l'Irritation : s'il s'y fût conformé, nous n'aurions pas maintenant à relever son dernier article.

Le docteur B. n'ayant point accordé l'immatérialité de la pensée dans son Traité de l'irrita-

tion, tout ce que peut dire M. Ph. sur cette concession doit être regardé comme inutile à sa cause. Voyons maintenant s'il peut tirer un meilleur parti de ce que M. Broussais a nié. Il a nié, d'après la citation de son critique, que les perceptions du blanc et du noir, non plus que celles du rond et du carré, fussent des choses visibles, tangibles, concrètes, ajoutant que les corps à l'occasion desquels nous avons ces perceptions, et les organes sensitifs qui nous les ont fournies, jouissent seuls de ces qualités. M. Ph. ajoute que, puisque les perceptions dont il s'agit ne sont point matérielles, elles ne peuvent être que spirituelles. Mais, outre que cette conséquence n'est pas juste, ce n'est point là répondre à M. Broussais, qui n'a fait le raisonnement qu'on vient de citer que pour prouver aux psychologistes qu'ils ont tort de regarder les perceptions sensitives comme des phénomènes plus matériels ou moins spirituels que celui de l'induction, erreur sur laquelle repose la majeure partie de leurs objections. Il leur a démontré, par ce même raisonnement, qu'il n'y a pas plus de spiritualité dans une perception simple que dans la perception la plus complexe; que l'une n'est ni plus visible ni plus tangible que l'autre; et que l'une ainsi que l'autre, sont

des phénomènes d'action cérébrale. C'est un vrai jésuitisme de détacher une partie de son argumentation, en dissimulant le but de son apparente concession, pour la faire servir contre la conclusion qui découle de son raisonnement. Cela n'est praticable qu'au moyen d'une chicane de mots, ou plutôt c'est un résultat nécessaire de la fausse position où l'on se met quand on entreprend de réfuter des argumens sans réplique.

La question principale, dans l'article du *Globe*, est de déterminer s'il faut tenter d'expliquer le *quo modo* de la production de la pensée par le cerveau. M. Broussais est satisfaisant sur ce point : il a prouvé de la manière la plus complète que les causes premières sont inaccessibles à l'intelligence humaine ; que toutes les fois que l'homme essaie d'en rendre compte, il se borne à porter le connu dans l'inconnu, et à faire des multiplications hypothétiques, c'est-à-dire à faire agir les causes premières inobservables comme agissent les causes secondaires dont les sens saisissent l'action. C'était contre ce résumé que son critique devait argumenter, s'il avait dessein de le combattre loyalement. Il n'avait rien à dire s'il ne prouvait qu'il y a du nouveau, du non-appris par les sens, dans les explications que les psychologistes donnent sans cesse de la produc-

tion des phénomènes intellectuels. Au lieu de remplir cette tâche, c'est-à-dire de prouver que l'explication est possible, le critique en affirme la nécessité, et, de ce que les physiologistes ne peuvent la donner, il conclut que leurs assertions sur la production du moral par le physique sont des hypothèses. Ici nous croyons devoir le laisser parler lui-même. « Si vous ne savez pas » comment fait l'organisation pour devenir sen» sible et intelligente, si vous ne la voyez pas » en opération de conscience et de volonté, s'il » ne vous est pas possible d'y saisir la formation » et l'émission de l'esprit, avez-vous raison d'af» firmer que néanmoins les choses se passent » ainsi? Vous le supposez : libre à vous; mais » c'est une hypothèse que ne vérifie aucune ex» périence immédiate, et dont toute la force est » dans cet argument : L'esprit se montre et agit » à la suite du mouvement organique; donc il » est le résultat et comme la continuation de ce » mouvement. A peu près comme si, dans un » système contraire, on s'appuyait de certains » faits qui succèdent aux faits de l'âme, pour » affirmer que l'âme les engendre, et qu'elle est » un principe organique. » Puis il rappelle les opinions de ceux qui, comme Hoffmann, ont chargé l'âme de la formation et de la conserva-

tion du corps. Réconforté par cette comparaison, qui est pour lui une trouvaille, le critique s'écrie : « Il n'y a pas plus d'absurdité à faire » digérer l'âme qu'à faire penser le corps. Les » preuves sont de même force de part et d'autre. »

Sur la première partie de l'objection, nous devons suppléer un peu au texte de M. B., qui, persuadé sans doute qu'on l'entendrait assez en indiquant les faits, s'était abstenu de les détailler. Avant que l'on connût les lois de l'attraction, on ne révoquait pas en doute le mouvement des planètes ; aujourd'hui que l'on connaît ces lois, on ne pense pas à les nier par la raison qu'on en ignore la cause première. Les chimistes ne voient pas plus les mouvemens moléculaires en opération de composition et de décomposition, que les physiologistes ne voient le cerveau en opération de conscience. Ils jugent de ces mouvemens par les résultats : ils placent des quantités dans leur creuset, et les retrouvent après l'opération sous d'autres formes ; ils agissent d'une autre manière sur ces quantités métamorphosées, et les retrouvent sous leurs formes premières. Ces résultats leur suffisent, et ils ne s'inquiètent plus ni des modes des mouvemens, ni des causes premières qui les ont déterminés. Ils ont la certitude que les changemens se sont

opérés ; c'est tout ce qu'il leur fallait. N'est-ce pas ainsi que le physiologiste, qui voit le sentiment et la volonté diminuer, cesser et reparaître chez un homme dont une portion de la voûte crânienne a été enlevée, suivant qu'il comprime peu, qu'il comprime beaucoup, ou qu'il cesse tout-à-fait de comprimer le cerveau, est mis en droit d'avancer, quoiqu'il n'en sache pas la raison, que le sentiment et la volonté sont des phénomènes cérébraux ? Il donne des impulsions, et il obtient des résultats toujours constans. Que lui importe, après ces expériences *directes, immédiates,* que lui importe le mode des opérations de sensibilité et de conscience, les mouvemens intrinsèques qui les constituent, la cause première qui les détermine ? Il est sûr de son fait, et toutes les subtilités des kanto-platoniciens ne le porteront pas à le révoquer en doute. Certes il a bien raison, et si les psychologistes réalisent ou personnifient, sous les noms d'esprit, de facultés, de principe un et indivisible, les phénomènes qu'il sait n'être que des modifications ou des influences du cerveau, cela ne l'inquiète pas davantage. Il les laisse faire leur roman, dans lequel ils ne peuvent mettre que des faits déjà connus, et il procède par l'application de ses sens, guidés, bien entendu, par

son intelligence, à la recherche de faits nouveaux dont ils n'ont garde de se douter.

M. Ph., parlant toujours dans la supposition que le principe non matériel existe, demande comment l'esprit peut être produit par la matière, et s'il ne pourrait pas lui-même la produire, ou du moins l'arranger d'une certaine manière. Il ne se souvient donc pas que, par une autre argumentation tirée de la grammaire générale, et plus encore du bon sens, on lui a montré clair comme le jour qu'un mot qui ne représente point un objet matériel ne peut représenter autre chose qu'un homme modifié par des objets matériels. Il résulte de là que, tant qu'il n'a point prouvé qu'un être immatériel, c'est-à-dire qui ne possède aucun des attributs des corps, peut être en rapport avec de la matière, toutes les phrases où il emploie des mots propres à désigner un pareil être sont vides de sens. En effet, nous n'avons que des idées positives; nous sentons quand les corps nous manquent, et nous l'exprimons par un mot; mais, par la raison même que ce mot nous retrace l'absence des choses, il n'est pas lui-même une chose; ou, s'il est une chose, c'est un signe, c'est-à-dire un son, une figure, qui nous rappellent que nous avons senti l'absence des choses; ou bien, si l'on

aime mieux, c'est l'émotion que cette absence nous a fait éprouver, rappelée à notre mémoire par le secours de ce signe. Telle est la valeur des expressions *infini*, *immensité*, qui portent avec eux le signe négatif qui les caractérise. C'est ce que M. B. a dit très-clairement dans son examen rapide des catégories. Eh bien! ceci est parfaitement applicable au mot *immatériel*, dans lequel se résolvent les mots âme, esprit, etc. Il porte sa négation, qui prouve qu'il peint l'absence de tout ce que les sens peuvent nous faire connaître. Si donc on veut en parler, il faut le traiter avec des mots qui ne représentent aucun corps; autrement il faut se taire, sous peine de dire des niaiseries ou des absurdités. Voilà précisément sur quoi s'est fondé le docteur Broussais, lorsqu'il a reproché l'abus des métaphores aux psychologistes. Jamais ils n'avaient été si vigoureusement pressés, et tel est leur aveuglement qu'ils ne s'en aperçoivent même pas encore aujourd'hui. Ils ne voient pas qu'employer le mot *âme*, sans l'avoir réhabilité, après que les faits physiques et l'analyse de l'intellect lui ont ôté toute espèce de sens, c'est ne rien dire, ou c'est parler pour ceux qui ne savent pas raisonner.

Nous nous résumerons en indiquant aux psychologistes ce qu'ils doivent faire pour que la

discussion continue avec quelque profit pour la science. Il faut qu'ils nous indiquent les moyens d'observer des intelligences sans organes, et qu'ils trouvent les moyens d'en parler sans se servir des mots qui représentent des cerveaux humains modifiés par des impressions faites sur des sens. A quoi sert de nous répéter que, de la production de la pensée, du désir, du vouloir, à la suite de l'action cérébrale, il ne résulte pas que l'action cérébrale ait produit la pensée, le désir, le vouloir? Cette proposition, qui n'est autre chose que le sophisme de Hume, a été réfutée par le docteur Broussais; elle a d'ailleurs le défaut de supposer que ces trois phénomènes sont autre chose que ce que les sens nous les font juger. Je pince un enfant au petit doigt, il crie; mais il tombe sur un instrument tranchant, et se coupe le nerf cubital; je le pince encore, et il ne crie plus. Est-il possible que je ne dise pas, moi anatomiste et physiologiste, que la cause du cri qu'il a poussé la première fois que je l'ai pincé, est dans la stimulation du nerf cubital propagée à l'encéphale et réfléchie dans les nerfs qui vont aux muscles modificateurs de la respiration et producteurs de la voix. Quel est le sophiste capable d'ébranler seulement ma conviction, en me disant que j'avance une hypothèse,

pour avoir ainsi expliqué cette douleur? Il ne me fera pas plus d'impression que celui qui me dira, quand j'abolis la volonté en comprimant le cerveau, que la volonté n'est pas produite par le cerveau. Si ces mots, douleur, cri, volonté, peignent à mon sophiste des entités indépendantes du système nerveux, elles ne peuvent peindre, à moi physiologiste, autre chose qu'une réaction du cerveau sur des impressions reçues par des nerfs qui communiquent avec lui. Je n'aurai donc rien à lui répondre quand il m'objectera qu'une douleur, qu'un désir, qu'une volonté, qu'une idée, étant des choses immatérielles, ne peuvent être produites par la matière du cerveau, à moins que je ne lui dise que sa question est mal posée, et qu'elle roule sur une fausse supposition : celle que les phénomènes dont il s'agit sont autre chose que ce que les sens les font juger, des phénomènes de réaction cérébrale; car, si effectivement ils ne sont pour moi que cela, je perdrais mon temps à lui prouver que le cerveau peut produire les phénomènes qu'il produit. C'est à lui de s'en assurer par l'observation et l'expérience; et lorsqu'il en sera bien convaincu, je conviendrai avec lui que je ne sais ni pourquoi ni comment la matière d'un cerveau peut produire ces mêmes phénomènes.

S'il veut que nous le cherchions ensemble, nous trouverons des stimulations qui parcourront des lignes blanches de matière cérébrale, et feront agir des fibres formées de gélatine ou de fibrine. S'il exige de moi que je lui en dise davantage, je me récuserai; mais s'il entreprend, lui, de résoudre le problème, en me disant qu'un être qui ne fait partie ni de la matière nerveuse ni d'aucun corps de la nature, et qui n'a ni étendue, ni forme, ni consistance, ni température, ni couleur, ni odeur, ni saveur, qui n'est par conséquent susceptible d'aucun rapport avec les corps qui possèdent ces attributs, ni d'aucune action sur ces corps, est logé dans le cerveau pour expliquer tout cela, je lui demanderai comment agit cet être : s'il le fait agir comme les corps qui possèdent les attributs qu'il n'a pas, je lui répondrai qu'il lui fait abdiquer sa nature négative pour lui prêter une nature positive, et je lui dirai qu'il fait un roman. S'il persiste, et que, dans le rôle qu'il lui fera jouer, je reconnaisse les phénomènes de sensibilité, d'intelligence, de vouloir, je lui dirai qu'il explique son être par les mêmes phénomènes dont il cherche l'explication, et que, par conséquent, il tourne dans un cercle vicieux et ne dit rien de nouveau.

Voilà la question réduite à son expression la

plus simple. Il s'en faut bien que les mots soient ici des choses indifférentes, comme veulent le faire entendre les psychologistes. Les faits et les mots, il n'y a que ces deux choses sur lesquelles notre intelligence puisse travailler. Le docteur Broussais a combattu et vaincu les psychologistes par ces deux espèces d'armes. Toute résistance de leur part serait vaine, puisqu'elle ne pourrait s'effectuer que par des sophismes. Nous les renverrons toujours aux faits de l'anthropologie, qui ne leur sont pas assez connus, et nous leur prouverons que les expressions magiques par lesquelles ils croient nous effrayer sont des voiles d'ignorance; chaque fois qu'ils nous les opposeront, nous décomposerons ces mots pour leur prouver qu'ils ne font que désigner des faits mal connus par l'antiquité, de fausses entités que les progrès des lumières doivent nécessairement détruire, et qui désormais n'ont de valeur que pour les personnes étrangères aux connaissances anatomiques et physiologiques.

Nous conseillons donc aux psychologistes de ne plus discuter avec nous : nous ne pourrions leur répondre qu'en dévoilant de plus en plus le ridicule de l'ontologie qu'ils professent, ce qui les indisposerait contre nous, chose que nous voulons éviter. Nous leur devons cette justice,

que, dans ce qu'ils ont écrit eux-mêmes, jusqu'à ce jour, contre nous, ils se sont conformés aux règles de la décence. Quelques petites ruses littéraires n'accusent point l'intention de nuire, et nous ne pouvons les confondre avec ces malveillans, instrumens de calomnie, qui, pour de vils intérêts, ont menti à leur conscience et ont entrepris de s'opposer aux progrès de la vérité.

Il ne nous reste qu'un conseil à donner aux psychologistes : c'est celui de fuir le contact de ces reptiles venimeux, auxquels ils avaient paru disposés à confier leurs intérêts. Ces hommes les tromperaient encore une fois sur la véritable situation de la médecine, et leurs dupes reconnaîtraient trop tard le piége dans lequel elles auraient été entraînées.

RÉPONSE

A UNE BROCHURE INTITULÉE :

OBSERVATIONS

SUR

LES ATTAQUES DIRIGÉES CONTRE LE SPIRITUALISME,

PAR M. LE DOCTEUR BROUSSAIS,

DANS SON LIVRE

DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE ;

PAR M. LE BARON MASSIAS,

AVEC CETTE ÉPIGRAPHE :

Neque enim vana aut ludicra petuntur
. . . . Sed de vitâ et sanguine cernunt.

Voici un nouvel athlète qui se présente pour soutenir le psychologisme en péril. On lui doit d'abord la justice de dire qu'il y procède avec des formes décentes, véritablement philosophiques, et qu'il n'appelle à son secours ni le mensonge, ni la calomnie, comme le font depuis treize ans les avocats de la médecine ontologique, ni même la subtilité et l'art de dénaturer les argumens d'un adversaire, tactique usée, récemment mise en pratique par le psychologiste

officiel du *Globe*, qui pourtant s'était montré supérieur aux précédens, en dédaignant la voie du sarcasme et de l'injure. M. le baron Massias, en attaquant M. Broussais philosophe, traite avec beaucoup d'égards M. Broussais médecin, qui est toujours vivement touché des bons procédés, mais qui ne se laisse décourager ni par l'injustice, ni par l'ingratitude des hommes. M. Broussais déclare donc franchement à M. le baron Massias qu'il a lu sa brochure avec un extrême plaisir, non pas à cause des éloges trop flatteurs que ce savant a bien voulu donner à ses travaux en médecine, mais parce qu'elle est écrite avec ordre et bonne foi, et qu'elle résume les argumens les plus forts des spiritualistes, chose extrêmement précieuse pour l'auteur de l'*Irritation.*

M. le baron Massias réduit toutes les objections du docteur Broussais aux deux suivantes : 1°. rien que ce qui est corps ne peut toucher un autre corps ; 2°. les phénomènes intellectuels étant en raison de l'action du système nerveux qui tombe sous les sens, pourquoi leur aller chercher une cause qui ne tombe pas sous nos sens? Voyons d'abord quelles réponses on a faites à ces deux objections, qui, comme le dit M. Massias, sont fort anciennes, et nous ver-

rons ensuite si le docteur Broussais n'en a pas trouvé de nouvelles.

A la première objection, M. Massias, qui convient d'abord que *rien, si ce n'est un corps, ne peut toucher un autre corps* (1), répond que, si l'on a prouvé cela, on n'a pas prouvé que ce qui n'est pas corps ne peut pas *agir* sur un corps, être *en rapport* avec un corps, ce qui aurait été nécessaire pour argumenter d'une manière exacte contre l'existence d'un principe intelligent en rapport d'action et de réaction avec nos organes.

On se demande d'abord quelles sont cette action et cette réaction étrangères à tout contact, et M. Massias cite l'attraction, qui, selon les physiciens, s'exerce à travers le vide, et les adhérences des molécules des corps physiques les unes aux autres sans contact immédiat (2).

M. Massias n'a donc pas songé qu'il s'agit ici de plusieurs corps qui s'envoient des influences réciproques, et que, dans l'hypothèse d'une substance incorporelle agissant sur un corps et recevant des réactions de lui, il n'y a qu'un corps en scène, ce qui détruit toute parité entre les deux

(1) *Observations*, etc., page 6.
(2) *Observations*, etc., page 7.

termes de comparaison. D'ailleurs il n'y a nul doute que tous les corps ne se lancent des émanations réciproques, et que ce qui les met en rapport ne soit de la matière en état d'atténuation : quoiqu'il y ait absence d'air sous la cloche où l'on a fait le vide, il n'y a pas absence de toute matière ; le calorique, la lumière y sont toujours, peut-être encore autre chose. D'ailleurs, quand on n'aurait pas la certitude de ce dernier fait, et des émanations que les corps s'envoient, il n'est question, dans l'allégation de M. Massias, que de corps agissant sur des corps, et de faits dont les sens nous ont donné l'idée ; mais rien de semblable n'existe dans l'influence supposée d'une chose qui n'est pas corps, et dont nous ne pouvons avoir nulle idée, puisque la négation qui est dans le mot *immatériel* défend toute espèce de comparaison avec ce dont nous pouvons avoir l'idée par les sens, c'est-à-dire avec ce qui est matériel.

Voilà pourtant le plus fort argument que M. le baron Massias oppose à la doctrine philosophique de M. Broussais. Il s'obstine, comme tous les psychologistes, à se représenter un être immatériel comme une chose réelle, sans songer qu'en lui refusant la matière, il s'est ôté la possibilité d'en parler avec des qualifications em-

pruntées aux objets matériels, sous peine de tomber dans une confusion de langage qui embrouille toutes les discussions, et empêche pour jamais les philosophes de s'entendre; cet argument, qui est dans l'*Irritation,* a-t-il été trouvé par d'autres que par M. Broussais? L'érudition de M. Massias nous l'apprendra, et ce sera pour nous un nouveau motif de reconnaissance.

Après avoir créé cette chimère immatérielle, M. Massias entreprend de la faire agir sur la matière. Nous pourrions nous dispenser de le réfuter; mais voyons..... « S'il n'y a, nous dit-il, que » des élémens matériels, ces élémens seront ac- » tifs, intelligens et savans, assez pour s'être » constitués dans leur admirable agrégation, et » se maintenir dans leur *statu quo;* mais M. Brous- » sais croit que les molécules élémentaires sont » inertes et inintelligentes. *On ne voit pas com-* » *ment un gaz, qui est un corps inerte, et qui n'a* » *jamais donné de preuves d'intelligence, peut* » *exercer des opérations intellectuelles* (1). » La conclusion naturelle est qu'il faut attribuer tous ces phénomènes à l'immatériel.

Le docteur Broussais avait pris ses précautions pour qu'une pareille objection ne lui fût pas faite,

(1) *Observations*, etc., page 7.

en prouvant, par ce qui nous est connu du fait de notre organisation, qu'il n'est nullement possible de remonter aux causes ou à la cause première, et de trouver les *pourquoi* ni les *comment* de l'état des objets qui frappent nos sens. Il est donc réduit à regretter qu'un penseur aussi profond que M. Massias ne l'ait pas compris, qu'il vienne encore lui demander ces sortes d'explications, et lui proposer une chose qui n'est montrée par aucun sens, ni déduite d'aucune observation, pour expliquer l'intelligence, la science et la production. Quant au reproche qui termine la tirade, le docteur Broussais a bien dit qu'un *gaz n'a pas d'intelligence;* mais il n'a jamais avancé qu'un gaz ne pût pas contribuer avec d'autres formes de la matière à l'organisation d'êtres intelligens.

Allons plus loin : M. Massias reproche à M. Broussais de créer une entité occulte, qui ne tombe pas sous les sens, en reconnaissant dans l'*irritation* une force qui fait contracter les fibres (1). M. Broussais déclare formellement, en plusieurs endroits de son ouvrage, qu'il ne renonce pas au langage métaphorique, mais qu'il est toujours prêt à décomposer ses métaphores

(1) *Observations*, etc., page 8.

et à les réduire aux faits observés par les sens, aussitôt qu'on l'exigera, afin qu'on ne les prenne pas pour des choses réelles ; il demande aux psychologistes de prendre le même engagement envers nous, et ne leur reproche autre chose que de se refuser à la réduction dont il s'agit. Quant aux forces de la fibre vivante, il a pris tant de soins de les réduire à une valeur positive et que les sens puissent saisir (*mot ou signe rappelant le fait de la contraction de la matière animale, etc.*), qu'il ne conçoit pas sur quoi repose l'objection de M. Massias (1). Quant à nous, plein de respect pour ce savant, nous ne pouvons à ce sujet l'accuser que d'inattention, malgré la double lecture qu'il a faite de l'ouvrage du docteur Broussais.

La troisième réponse à la première objection est la suivante : « Plus la matière s'éloigne de ce » qu'elle est par sa nature, c'est-à-dire étendue, » compacte et solide, plus elle a de force, d'é» nergie et de puissance ; témoins les gaz, la va» peur, le calorique, l'électricité ; ce qui semble » indiquer que les forces qui régissent l'univers » sont immatérielles (2). »

(1) Voir *De l'Irritation*, etc., pages 437, 438.
(2) *Observations*, etc., page 8.

Est-ce sérieusement que M. Massias parle en ce moment? Qui lui a dit que la nature par excellence des gaz, de la vapeur, du calorique, de l'électricité, était d'être étendue, compacte et solide? Doit-il juger de ces agens matériels par des attributs empruntés aux corps solides? en s'écartant, pour se combiner avec le calorique, les molécules des corps, quels qu'ils soient, ont-elles cessé d'être matérielles? A-t-on même une idée précise de ces molécules, auxquelles on a rendu le nom d'atomes, et n'en parle-t-on pas sur hypothèse? la matière est prouvée, mais ses formes primitives ne sont pas connues, et l'on ne peut étayer aucun raisonnement sur de prétendus atomes, considérés indépendamment de tout état d'association ou de combinaison. Les chimistes ne sont point fixés sur les corps simples, et l'imagination se perd dans la perspective de la subdivision de la matière, comme dans la représentation gratuite d'un ou de plusieurs principes primitifs. Peut-on d'ailleurs voir, dans la tendance à l'explosion de certaines substances, autre chose que des combinaisons diverses ou des transformations de corps, dont nous ignorons la loi première? Quoi! sur un coin à peine perceptible du grand tableau de l'univers, qu'il nous est donné d'entrevoir, on prétend

déterminer l'ordonnance et les lois qui doivent y présider?... Avec des objections comme celle-là on ferait bien des volumes qui n'auraient d'autre utilité que celle de faire valoir les manufactures de papier: M. Massias n'a pas pris le temps d'y réfléchir.

C'est à cela que se réduit la défense de ce philosophe contre la première objection, et cependant cette objection est d'une si haute importance, que, s'il ne l'a pas détruite, il ne peut plus faire un pas dans son opposition, comme il résulte clairement de la première phrase que nous lisons dans sa *réponse* à *la seconde objection;* la voici textuellement : « Cette objection, » dont 230 pages du livre de M. Broussais ne » sont que le développement, *tombe d'elle-même;* » du moment qu'on a reconnu qu'il n'est pas » possible que l'homme soit un être mixte (ce » qui vient d'être prouvé par la réponse à la pre- » mière objection), dans lequel deux principes » de nature diverse ont des corrélations néces- » saires, et sont dans un état constant d'action » et de réaction (1). »

L'objection dont il s'agit est l'*inutilité d'un principe qui ne tombe pas sous les sens, quand*

(1) *Observations*, etc., page 8.

nous avons, pour expliquer les phénomènes intellectuels, la matière organisée du système nerveux cérébral. M. Massias n'ayant point prouvé, comme il se flatte de l'avoir fait, *qu'il n'est pas impossible que l'homme soit un être mixte* tel qu'il l'entend, et tout ce qu'il a dit dans cette intention se réduisant à rien, l'antique objection que rappelle notre critique reste la même; mais c'est à nous de faire remarquer maintenant que les 230 pages de M. Broussais ne peuvent pas se résumer dans cette objection rebattue. L'auteur de l'*Irritation* ne s'est pas contenté de montrer l'inutilité d'un principe immatériel pour expliquer les fonctions nerveuses; il a prouvé que ce principe étant une création imaginaire, c'est-à-dire n'existant pas, on ne pouvait pas s'en servir.

M. Massias reproduit ensuite, contre les fonctions du cerveau, la vieille objection que chaque molécule ne jouissant pas de l'intelligence, leur agrégation ne saurait la posséder (1). C'est comme s'il disait que la matière, en changeant de forme par de nouvelles combinaisons, n'acquiert pas de nouvelles propriétés, de nouveaux rapports, et n'exécute pas des phénomènes nouveaux; autant vaudrait immatérialiser l'irritabilité chez

(1) *Observations*, page 9 et suiv.

les plantes, chez les zoophytes, ainsi que la sensibilité et l'instinct chez les animaux plus élevés dans l'échelle, sous prétexte que la matière qui les nourrit, aussi bien que celle qui les forme, ne possèdent pas ces facultés. Ne semblerait-il pas que ce savant philosophe n'aurait jamais entendu dire à personne que les mots qui désignent ces facultés ne sauraient être érigés en entités et qu'ils ne peuvent représenter à l'observateur autre chose que des phénomènes de l'action de la matière vivante? M. Broussais a cependant prouvé cette importante vérité, et M. Massias ne pouvait le réfuter qu'en prouvant à son tour que ces mêmes phénomènes sont autre chose que cela. S'il ne s'agit que de s'étonner et d'admirer, M. Broussais est prêt à partager la surprise et l'admiration de M. Massias; mais il ne consentira pas à conclure l'impossibilité des phénomènes produits par les transformations de la matière, de l'impossibilité de leur explication. « Ne » répugne-t-il pas à chacun, ajoute le critique, » de chercher, dans un peu de pulpe nerveuse, » mue suivant un mode particulier, le principe » et la substance de la pensée (1)? » Cela peut répugner aux personnes élevées dans le préjugé

(1) *Observations*, etc., page 10.

du psychologisme; mais cela ne répugne nullement à l'observateur zoologique qui ne cherche que le principe *appréciable* et non le premier principe de la pensée. C'est plutôt la recherche contraire qui lui répugne, c'est-à-dire l'hypothèse puisée dans les notions fournies par les sens pour expliquer l'incompréhensible, parce qu'il craint toujours de faire du roman.

Sur ce que M. Broussais avance que la pensée étant un mode d'action du cerveau, son principe *appréciable* ne peut être que la substance cérébrale irritable, M. Massias s'écrie : « Certes, » voilà une bien audacieuse et bien tranchante » assertion ; c'est le système nerveux qui per- » çoit, qui sent, qui raisonne, veut, prévoit, » etc., etc. La pensée a pour principe et pour » étoffe la substance cérébrale irritable ; la ma- » tière pense, le cerveau est intelligent (1). » Ici la rhétorique est substituée à la philosophie. Mais les exclamations ne prouvent rien par elles-mêmes ; pour prouver, elles doivent contenir ou rappeler une démonstration. Si M. Massias veut des exclamations en sens contraire aux siennes, nous pouvons lui en offrir qui contiendront et rappelleront des preuves réelles. Nous

(1) *Observations*, etc., page 10.

lui dirons donc : Si le cerveau ou la substance nerveuse centrale ne pense pas, qu'est-ce qui pense donc dans la longue série des animaux à système nerveux? est-il possible d'avancer qu'une chose dont nous n'avons nulle idée pense et a des idées! n'est-ce pas là du non-sens et de la logomachie? Nous ne pensons que parce que des corps ont agi sur nos nerfs, cela est prouvé; et l'on a prouvé aussi que faire agir ce qui n'est pas corps sur ce qui est corps, c'est dire une chose qui n'a aucun sens; à quoi donc peuvent servir des déclamations fondées sur cette assertion insignifiante? Dans des questions de ce genre ne revient-on pas toujours malgré soi à cette proposition fondamentale : L'homme n'ayant que des idées représentatives des corps, c'est-à-dire de lui, qui est bien un corps, et des corps situés hors de lui, il ne saurait dire pertinemment un seul mot sur ce qui aurait pour caractère l'absence de toutes les qualités des corps! Que signifie l'assertion que la matière est par elle-même inerte et privée d'intelligence, quand on ne possède aucun moyen d'en donner la démonstration? Sommes-nous donc encore au temps où un cri de surprise, d'indignation, où le cri jadis si puissant, ô scandale! pouvaient être substitués à des preuves?.....

On se prévaut, pour soutenir que la matière ne peut penser, de ce que le docteur Broussais a démontré que la vie n'a pas son principe dans notre organisation; mais comment ne voit-on pas que cela n'est point contradictoire avec la production de la pensée par le système nerveux?

De ce que la plante tire sa vie et son irritabilité de matériaux appelés inertes, résulte-t-il qu'elle ne puisse pas posséder la vie et l'irritabilité?

Les exclamations de surprise ou d'indignation de M. le baron Massias n'ayant aucune vertu démonstrative en faveur de la thèse qu'il soutient, nous devons les regarder comme non avenues; mais il est bon de répondre aux allégations suivantes : selon lui, les psychologistes sont dispensés de montrer une âme immatérielle, puisqu'elle échappe à tous les sens; il leur suffit de prouver que la matière ne peut être intelligente; et c'est plutôt aux physiologistes purs, qui ne veulent croire qu'à ce qu'ils voient et à ce qu'ils touchent, à découvrir et à montrer au bout de leur scalpel des pensées corporelles.

En prouvant, après l'auteur de l'*Irritation*, qu'on ne dit rien quand on place un principe immatériel dans le cerveau, et en montrant aux

psychologistes qu'ils sont loin d'avoir prouvé que la matière ne peut être intelligente, nous avons répondu à la première et à la seconde partie de cette triple allégation. Pour ce qui est de la troisième, nous dirons que c'est avoir tenu bien peu de compte de la manière dont le docteur Broussais a considéré les idées, que de les donner encore comme susceptibles d'une recherche par le secours du scalpel. Ce que M. Massias devait mettre en place de cette plaisanterie, que nous ne voulons pas qualifier, c'étaient des preuves convaincantes que les idées ne sont pas ce que M. Broussais les a montrées, des modes de l'excitation cérébrale associés à des stimulations des organes des sens. Traiter les idées comme des entités, c'est répéter les vieux argumens réfutés : il fallait attaquer ceux qui ont servi à les détruire, ou montrer qu'ils ne les ont pas détruits.

Ajoutons à cela que c'est dénaturer la question et plaisanter hors de propos, de dire que les physiologistes ne veulent croire qu'à ce qu'ils voient ou touchent (1). Ils croient aux inductions qu'ils tirent légitimement de ce que les sens leur font connaître : que les psychologistes soient

(1) *Observations*, etc., page 12.

aussi scrupuleux, et ils verront s'ils arrivent à la démonstration de leur être immatériel habitant dans la matière du système nerveux.

Nous avons maintenant à répondre à l'examen détaillé que le critique fait des *propriétés du principe intelligent humain*, dans le but de soutenir l'immatérialité de ce principe.

Pouvoir de connaître.

« Connaître, dit M. Massias, c'est s'adjoindre l'intelligible, s'en pénétrer de manière » que nous et nos idées ne fassions qu'un : or, » cette identification est en opposition avec l'une » des propriétés primitives de la matière, l'im- » pénétrabilité.

» Nous ne voyons pas qu'elle répugne à une » substance simple et une qui ne peut point offrir » de résistance (1). »

Nous répondons que cette définition de connaître est de l'ontologie. Nous ne voyons dans cette objection que des mots vides de sens; connaître n'est pas une entité composée de plusieurs autres, et dont on puisse parler dans les termes appropriés aux corps qui frappent les sens : con-

(1) *Observations*, etc., page 12.

naître est un phénomène que nous observons dans la classe des animaux d'un certain ordre, et dont le système nerveux est l'organe et le siége ; mais la cause première et le mode de ce phénomène sont et demeureront à jamais inconnus. Tant que l'on voudra personnifier les phénomènes de l'intelligence et les mots qui en expriment les nuances diverses, on parlera sans se comprendre, on fera des disputes de mots interminables, et les siècles s'écouleront sans que l'on donne ou que l'on reçoive la conviction. L'ontologie du langage est une hydre dont les têtes coupées renaissent en se centuplant, parce qu'il y a possibilité de multiplier à l'infini les combinaisons des attributs de corps que l'on donne arbitrairement aux mêmes phénomènes considérés sous divers aspects, et aux mots ou aux signes par lesquels ces phénomènes sont désignés.

Par exemple, quand M. Massias nous dit que l'intelligence se connaît et se réfléchit sur soi, il est clair qu'il traite l'intelligence comme un homme qui se regarde lui-même, ou, si l'on veut, comme un serpent qui se replie en arc. Il est encore évident que lorsqu'il ajoute : « Dire » cela de la matière, c'est avancer qu'un miroir, » s'il était miraculeusement animé, pourrait se

» regarder et se voir en lui-même sans le secours » d'un autre miroir (1). » M. Massias a appliqué à un phénomène de l'animalité vivante des expressions qui ne peuvent représenter que des corps inanimés. Que le lecteur s'essaie à faire toutes sortes d'efforts d'intelligence sur cet énoncé, il ne parviendra jamais à voir dans cette double comparaison du phénomène de l'intelligence autre chose que ce que les mots lui représentent. Or, comme ces mots représentent des corps différens, il se figurera tantôt un homme dans le cerveau d'un autre homme, tantôt un corps vivant à formes mal déterminées, mais pourtant susceptible de se replier sur lui-même à la manière des vers ou des serpens, tantôt un miroir réfléchissant les rayons d'un autre miroir; mais, après toutes ces comparaisons, et telles autres qu'il voudra chercher dans les innombrables objets qui frappent ses sens, que saura-t-il de plus qu'il ne savait auparavant sur l'intelligence?... S'il est de bonne foi, il conviendra qu'il n'en sait pas plus qu'il n'en apprit quand il s'aperçut pour la première fois qu'il avait la certitude de son existence et de son intelligence. Il ne saura même pas, par les phrases

(1) *Observations*, etc., page 13.

de M. Massias, que cette double connaissance est liée à l'existence et à l'intégrité de son cerveau ; il faudra qu'il en acquière la certitude par l'observation au moyen des sens. A quoi donc peut lui servir le langage métaphorique de M. Massias ?

Ce philosophe nous dit : « Nous connaissons » Dieu, puisque nous croyons en lui : Dieu est » immatériel ; notre intelligence est donc immatérielle, le matériel ne pouvant communiquer » par le contact avec ce qui ne l'est pas. » Notons d'abord que M. Massias nous accorde l'impossibilité du contact entre l'immatériel et le matériel, et qu'il n'a pu prouver leur influence réciproque ; et ajoutons : Nous ne connaissons Dieu que par la foi, suivant la religion dans laquelle nous sommes nés, ou que nous avons embrassée, et la foi n'admet aucune espèce de démonstration ; elle est fondée sur une sensation intérieure, contre laquelle le respect nous empêche d'argumenter, et celui qui n'a point cette sensation n'a point de religion. M. Broussais ne s'est pas engagé à discuter les dogmes religieux, ni les motifs de croyance des sectes religieuses ; mais il a très-bien fait voir que toutes les fois que les philosophes veulent discuter sur Dieu, ils ne font que lui attribuer les qualités des corps,

en les multipliant le plus qu'il leur est possible. Est-ce là le connaître par un prétendu principe indépendant des attributs de tous les corps, et résidant dans notre substance cérébrale par des rapports dont on ne peut avoir nulle idée? Que M. Massias réponde directement, et sans matérialisation, ni personnification d'expressions.

M. Massias, en terminant ce paragraphe, avance que nous avons une foule de connaissances que nous distinguons très-bien sans qu'elles aient aucune forme ni aucune couleur (1). Il ne s'explique pas sur ces connaissances, mais nous présumons qu'il prend encore ici les signes représentatifs de nos perceptions et de nos émotions pour des choses réelles, et qu'il les compare à des corps.

Mémoire.

M. Massias affirme que si la mémoire est matérielle, elle se ment en disant aujourd'hui, *je* sais que je suis le même *je* d'hier; parce que, ne pouvant occuper qu'un seul point dans l'espace dans le même instant, elle ne saurait comparer le passé avec le présent; ce qui exige

(1) *Observations*, etc., page 13.

transport. Il assure que si elle voyageait du présent au passé, elle oublierait celle de ces deux choses qu'elle viendrait de quitter, et ne serait plus mémoire. Elle n'oublie pas, etc.... donc elle est immatérielle..... Ici tout est personnifié; le *je,* la mémoire, le passé, l'avenir, tout cela est mis, comme des dés à jouer, sous les yeux du spectateur, le tout sans que l'auteur y soit autorisé par l'observation du phénomène qu'il veut expliquer. Mais il y a, de plus, une contradiction manifeste : on fait aller et venir une chose qui n'est pas matière, assure-t-on, quoiqu'on n'ait jamais vu exécuter de pareils mouvemens qu'à la matière, et l'on affirme en même temps que si cette chose était matière, elle ne serait pas susceptible de tels déplacemens. On compare la mémoire à un homme qui aurait une main sur un objet et l'autre sur l'autre, pour pouvoir les comparer quand ces objets sont rapprochés; mais quand ils sont éloignés, on la compare ou à un oiseau qui voltige de l'un à l'autre, ou à un vent ou à un éther, peu importe, toujours à quelque chose de matériel; et l'on croit résoudre la difficulté en affirmant que si cette mémoire était l'un ou l'autre de ces objets, elle ne pourrait ni tâter simultanément deux autres objets, ni parcourir pour les palper la distance qui les

sépare. Nous déclarons à notre savant antagoniste que ces explications nous font l'effet du roman ou de la mythologie : il conviendra que s'il n'avait jamais eu ni yeux, ni oreilles, ni mains pour voir ou palper les corps et pour entendre les discours de ses semblables, il n'aurait jamais trouvé cet argument, et il nous permettra de le ranger au nombre des hypothèses. La mémoire est un des phénomènes de l'excitation cérébrale, observable chez un certain nombre d'animaux, aussi bien que chez l'homme, mais seulement quand ils se trouvent dans certaines conditions : la mémoire n'est explicable par aucune comparaison, attendu qu'elle ne ressemble qu'à elle-même. Voilà la substance de ce qu'a dit M. Broussais, et nous ne trouvons rien pour le moment à y ajouter.

M. Massias critique, dans l'*Irritation*, *un quelque chose* de matériel qui rattache la perception actuelle à la perception passée, et ce quelque chose, c'est la *liaison des idées* (1). Sans doute M. Broussais aurait pu désigner, dans le passage cité, ce *quelque chose* autrement que par les mots *liaison des idées*; mais il n'était pas encore arrivé au point de la démonstration où il se proposait

(1) *Observations*, etc., page 15.

de *désontologiser* complètement les facultés intellectuelles ; et M. le baron Massias aurait pu se convaincre par la lecture complète de l'ouvrage, que la *liaison des idées* n'est, aux yeux de M. Broussais, qu'un mode d'excitation du cerveau, qui se développe à l'occasion d'un autre mode ; mais l'auteur de l'*Irritation* s'est bien gardé de faire de cette liaison une entité, comme le suppose M. Massias.

Volonté, libre arbitre.

« L'ÊTRE intelligent ne peut connaître, se
» connaître, connaître son identité, sans *vouloir*
» être. Dans intelligence, dans mémoire est
» volonté, comme dans volonté sont intelli-
» gence et mémoire. La volonté n'est donc pas
» un phénomène produit à chaque instant à neuf
» par le système cérébral, comme le prétend
» M. Broussais; mais elle est une propriété in-
» hérente au principe intelligent humain (1). »

C'est ainsi que M. Massias réhabilite toute l'ontologie des facultés intellectuelles que M. Broussais avait détruite. La question de la volonté, considérée comme faculté immatérielle, se lie

(1) *Observations*, etc., page 15.

si étroitement à celle du principe de toutes les autres facultés, ou de l'être intelligent non matière de M. Massias, qu'avoir détruit ce principe, c'est avoir anéanti toutes les facultés dont il est composé, ou qu'il produit; car les ontologistes se permettent toutes sortes de licences dans la création de cet être. Nous ne pourrions donc rien dire ici de radical qui ne fût ou la répétition du commencement de cet article, ou la substance de celui de M. Broussais; mais nous pouvons rectifier quelques-unes des assertions de M. Massias sur la volonté. Oui, le phénomène de la volonté est produit à chaque instant à neuf par le système cérébral, aussi bien que l'intelligence et la mémoire : oui, il dort et est suspendu, aussi bien que ces deux phénomènes, dans certaines conditions du cerveau, avec lequel d'ailleurs il s'est développé : oui, c'est une autre action du cerveau qui suspend le mouvement qui portait l'homme à saisir une orange qui ne lui appartient pas (1); c'en est un autre qui le porte à se priver d'un aliment nécessaire pour le donner à son père ou à son enfant, c'en est un autre encore qui l'oblige à retenir le cri que la douleur allait lui arracher, etc., etc.

(1) *Observations*, etc., page 16.

M. Massias conclut de ces faits interprétés à sa manière, que *nous pouvons produire des excitations encéphaliques qui dominent celles que réveillent nos appétits.* Quel est le *nous* dont il veut parler? ce *nous*, c'est encore l'appareil encéphalique; mais c'est cet appareil excité dans le mode qui appartient au besoin d'observation si bien distingué par M. Broussais des autres besoins, ou, si l'on aime mieux, excité dans les portions de son système nerveux, consacrées à ce besoin particulier. Voilà tout ce que l'espace qui nous est donné nous permet de dire à M. le baron Massias; s'il veut plus d'éclaircissemens, il peut relire M. Broussais et observer ensuite sans prévention les phénomènes de l'innervation dans les différens animaux sains et malades. C'est à tort qu'il veut excepter les malades et les fous de l'espèce humaine des lois qu'il impose à la volonté; ils font partie de l'espèce aussi bien que les fœtus, et c'est mal se tirer d'affaire que d'alléguer que l'être immatériel n'opère pas librement dans des organes détériorés, quand on n'a pas démontré la nature mixte de l'homme, quand on n'a pu prouver, et même quand on a nié le contact du matériel avec ce qui ne l'est pas, puisque l'on n'a pas même réussi à prouver l'influence sans contact.

Dire, *nous voulons parce que nous voulons* (1), c'est ne rien dire, puisque l'on peut prouver qu'une modification des organes nous fait d'abord vouloir malgré nous, et nous réduit ensuite à agir sans volonté. S'il y a des appareils nerveux encéphaliques pour les phénomènes de volonté, indépendans des premiers besoins, ces appareils peuvent être malades primitivement ou secondairement, et ils peuvent se trouver dans un état qui ne laisse plus apparaître aucun acte de volonté. De ce que bien des gens du monde n'ont pas observé tout cela, il ne résulte pas qu'ils aient droit de le nier aux pathologistes ; et nous sommes tout surpris de trouver cette dénégation dans la bouche d'un homme aussi poli et aussi modéré que M. le baron Massias.

Cet écrivain veut qu'on dise *en langage physiologique* : « Le libre arbitre de l'homme, dans » son état normal, peut produire des excita- » tions encéphaliques qui dominent celles qui » réveillent nos appétits (2). »

Nous n'adopterons jamais une pareille locution : elle érige en entité indépendante une série de phénomènes évidemment nerveux, et l'on ne

(1) *Observations*, etc., page 17.

(2) *Ibid.*, page 17.

comprend pas comment une entité, ainsi faite, est susceptible d'un état normal et d'un état anormal. Au surplus, elle est jugée par ce qui vient d'être dit et par ce qui l'avait été précédemment.

M. Massias explique les lésions de la volonté par suite de celles du cerveau, en disant *qu'il n'est pas merveilleux qu'un être mixte* tel que l'homme, *destiné à faire ses fonctions au moyen du cerveau, ne puisse les exécuter normalement lorsque ce dernier est gravement blessé;* mais il ne veut pas *perdre son temps* à développer cette proposition (1). L'homme n'ayant point été prouvé mixte par M. Massias, qui d'ailleurs n'a point réfuté les raisonnemens du docteur Broussais contre la double nature de l'homme et contre le roman de l'embarras du principe non matière dans une organisation délabrée, nous perdrions aussi notre temps à lui répondre ici formellement.

M. Massias ne veut pas que les maladies puissent abolir la volonté (2) : tant pis pour lui.

M. Massias a mal compris M. Broussais, quand il donne comme une concession forcée de sa part d'avoir fait produire le libre arbitre

(1) *Observations*, etc., page 17.

(2) *Ibid.*, page 18.

dans le cerveau. M. Broussais a reconnu dans l'encéphale, avec M. Gall, un appareil pour les fonctions de relation et les mouvemens volontaires ; mais il a de plus noté l'influence que cet appareil reçoit des viscères. M. Massias n'a pas bien étudié M. Broussais.

De ce que M. Broussais regarde le mot *liberté* comme une formule, et non comme une entité, M. Massias conclut que la vérité ne serait aussi qu'une formule (1). La vérité, ce sont les faits bien observés. M. Broussais est préparé à cette question, puisqu'il passe sa vie à la recherche des faits et aux moyens de les constater.

M. Massias rapporte, en finissant cette partie de son ouvrage, une tirade de J.-J. Rousseau, fort éloquente sans doute, mais qui ne répond à aucun des faits fournis par l'observation attentive des fonctions de l'encéphale. Dans un second article, nous examinerons les raisonnemens de M. Massias en faveur du principe intelligent humain, et nous apprécierons les efforts qu'il fait, contradictoirement à M. Broussais, pour soustraire l'intelligence au système nerveux et la placer.... nous verrons si nous pouvons découvrir où.

(1) *Observations*, etc., page 18.

RÉPONSE

AUX

OBSERVATIONS

DE M. LE BARON MASSIAS

SUR LE LIVRE

DE L'IRRITATION.

(II[e]. Article.)

Action du principe intelligent humain et de ses propriétés.

M. le baron Massias ouvre la discussion sur les questions qu'embrasse ce titre par celle des propriétés de la matière. Tous les physiciens, dit-il, regardent la matière comme étendue, impénétrable, indéfiniment divisible, et le plus grand nombre la regardent comme inerte (1). M. Massias range M. Broussais parmi ces derniers; mais nous pensons que ce n'est pas d'après son traité de l'Irritation et de la Folie, car l'opinion de l'auteur de cet ouvrage sur la matière, quoique non exprimée *ex professo*, doit se résumer bien différemment. En effet, toutes les formes de la matière n'étant pas connues, il est nécessairement impossible de déterminer ses proprié-

(1) *Observations*, etc., page 21.

tés, et c'est à cela que se réduit l'opinion de M. Broussais, qui ne cesse de recommander l'investigation des phénomènes par le moyen des sens et de l'induction.

On ne saurait donc accorder à M. le baron Massias que la matière soit inerte, et lorsqu'un instant après l'avoir ainsi posée, il s'étonne de voir les physiologistes lui concéder l'activité, on peut trouver quelque plaisir à lire ses phrases; mais on ne saurait éprouver aucune conviction : voici le passage. « Il est, pour les physiologistes sensualistes, une autre sorte de matière étendue, impénétrable, divisible sans doute comme l'autre, mais par elle-même active et intelligente, opérant en tant qu'unité indivisible, et en rapport avec toute l'organisation; exécutant, au moyen de l'instinct qu'elle crée, plus de merveilles que n'en peut produire et comprendre le plus habile mécanicien, et sachant ce qu'ignore le plus profond géomètre : elle se connaît et les objets autres qu'elle; elle calcule les lois de l'univers, s'élève à l'idée du souverain moteur, adore et prie; elle veut et ne veut pas, sacrifie ses penchans à ses devoirs, et se dévoue à une mort volontaire en redevenant matière brute par sa décomposition (1). » Puis il ajoute en

(1) *Observations*, etc., pages 21 et 22.

note : *Si c'est de la matière qui se voue à la mort, elle va contre la première loi des êtres vivans, qui veulent avant tout leur conservation* (1).

Le raisonnement caché sous cette tirade vraiment pittoresque, est ce qu'on appelle dans l'école *démonstration ab absurdo*; c'est de la rhétorique, de l'éloquence si l'on veut, mais ce n'est pas de la logique; et cette tirade aurait perdu toute sa force si l'on prouvait seulement deux choses: la première, qu'il n'est nullement absurde d'attribuer à la matière des phénomènes d'intelligence; la seconde, qu'en les attribuant à autre chose qu'à de la matière, on avance une proposition vide de sens. Or le premier point est démontré par l'anatomie comparée, puisqu'on trouve chez les animaux des actes d'intelligence extrêmement compliqués, et l'on ne saurait trop admirer le silence des psychologistes de nos jours, sur cette importante question: la mémoire, la délibération, le choix, la réflexion, la liberté jusqu'à certain point, s'observent aussi bien chez les animaux que chez l'homme, qui ne jouit aussi de la liberté que jusqu'à un certain point, quoiqu'il en possède davantage; mais le degré ne change pas la nature d'un fait,

(1) *Observations*, etc., page 22.

et d'ailleurs l'homme est souvent dans le cas d'avoir moins d'intelligence qu'un renard. Les spiritualistes veulent que des facultés, telles que la mémoire des lieux, des physionomies, qui existent chez les animaux à un plus haut degré que chez l'homme, soient matérielles chez les premiers et immatérielles chez le second ; tandis que les physiologistes soutiennent que ces facultés dépendent de l'action nerveuse chez le second aussi bien que chez les premiers! De quel côté est l'absurde?

Le second point de la question résulte, comme nous l'avons déjà répété d'après M. Broussais, du sens du mot *immatériel*, puisqu'il est bien prouvé par le même auteur, que, n'ayant d'autres idées que celles qui nous viennent des sens, c'est-à-dire, de la matière, nous ne pouvons attribuer au prétendu immatériel que des qualités purement matérielles.

Nous concevons que ces raisons ne détruisent pas la surprise que nous cause la production des phénomènes d'intelligence par la matière, parce qu'elles n'en donnent point l'explication; mais si l'explication qu'on voudrait en donner se réduisait à faire agir l'immatériel comme le matériel, il serait inutile d'y recourir; il vaudrait mieux garder son étonnement que de le faire

cesser en se payant d'une explication insignifiante ; il vaudrait mieux avoir toujours cru à son ignorance que de la sentir plus vivement après s'être persuadé qu'on en était sorti. Eh bien! tel est précisément l'état de la question soutenue par M. Massias : il n'est nullement absurde de raisonner comme il fait raisonner son physiologiste pur dans la tirade citée ; il n'y a que l'ignorance des faits de la nature animale, ignorance causée par le défaut d'observation, qui puisse faire trouver là de l'absurdité, à peu près comme les savans du siècle de Galilée en trouvaient dans l'assertion que le mouvement diurne est exécuté par la terre au lieu de l'être par le soleil.

M. Broussais a suffisamment expliqué les dévouemens héroïques et même le sacrifice de la vie, non-seulement dans le traité de l'Irritation, mais même dans sa Physiologie ; il les a attribués au développement et à l'exercice des appareils nerveux d'observation et de relation, et a prouvé son assertion par des faits fournis par l'homme et par les animaux. C'est tout ce qu'il pouvait faire sans tomber dans l'hypothétique. Au surplus, M. Massias a grand tort de s'étonner que la matière se voue à la mort; car, sans parler des dévouemens héroïques du chien, qui n'est

que matière selon lui, le sacrifice de la vie est un fait très-ordinaire chez les animaux femelles, pour la défense et la protection de leurs petits. La loi *qui veut la conservation des animaux* produit souvent des actes qui ont pour résultat leur destruction, témoin les papillons qui viennent se brûler à la chandelle, et les insectes que nous prenons journellement avec du miel.

Après une courte discussion, M. Massias réduit la question à ce qui suit : *La matière est-elle intelligente, ou l'intelligence est-elle immatérielle* (1) ? Dans la première opinion, il trouve, dit-il, deux mots et deux idées inconciliables ; nous venons de prouver que cette *inconciliabilité* n'existe pas. Il pense que cette opinion mène à l'impossible, au contradictoire, à l'absurde ; nous avons fait voir que c'est le contraire. Il ajoute que les difficultés qui naissent de la seconde opinion ou théorie sont de la nature de celles qui sont inhérentes à toutes les sciences ; mais il croit qu'elles ne renversent point celle-ci (la psychologie) par ses fondemens, bien qu'elles soient insolubles : pourquoi s'étonner, selon lui, qu'on ne puisse pas expliquer comment l'esprit agit sur l'organisation, puisqu'on ne

(1) *Observations*, etc., page 22.

peut espérer de savoir ce que sont et l'esprit et la matière (1)?

M. Massias, trop précipité dans les attaques que lui inspire son zèle pour le psychologisme, oublie toujours que celui qu'il critique a réduit le mot *immatériel* à un non sens, c'est-à-dire à l'absence de tout ce qui est observable par l'homme tel que nous le voyons; tandis que, sans connaître la matière ou l'essence de la matière, on peut observer par les sens les phénomènes qui s'y manifestent, et acquérir la certitude de leur existence sans avoir besoin de les expliquer. Il est vraiment étonnant qu'on ne puisse amener aucun psychologiste au point précis de la question.

Il continue : *Dans la croyance que l'âme est une intelligence immatérielle en rapport avec le corps, on n'est gêné par aucun fait physiologique....* (2). Fort bien; vous arrangez cela, mais vous faites une fiction qui ne persuade pas les logiciens : vous supposez pour vous mettre à votre aise, vous ne prouvez pas... répondez donc à ce reproche.

Dans l'*hypothèse d'une matière intelligente*, on

(1) *Observations*, etc., page 23.
(2) *Ibid.*, page 23.

marche entre deux ordres de phénomènes qui ne se tiennent par aucun lien, qui se combattent, se repoussent... Quoi donc, vous reproduisez un argument réfuté! on parlerait ainsi durant l'éternité : renvoyons M. Massias à l'ouvrage qu'il croit combattre, ou bien à ce que nous venons de lui dire, et voyons s'il va produire du nouveau en *étayant le spiritualisme de quelques preuves presque directes et immédiates* (1).

Point d'action primitive sans intelligence et volonté (réfuté); *point de volonté sans liberté* (réfuté); *point de liberté dans la matière* (réfuté par la détermination du véritable sens du signe *liberté*); *or, nous avons prouvé que notre principe intelligent est libre* (il n'a rien prouvé); *il est donc immatériel* (fausse conclusion), *puisqu'une chose est ce sans quoi elle ne peut être conçue.* Un mot encore sur ce second terme : en réduisant les mots *principe intelligent*, *liberté*, *immatériel* à leur juste valeur, M. Broussais avait rendu un tel raisonnement impossible; M. Massias oublie toujours qu'il faut prouver que le mot immatériel signifie autre chose qu'un jugement porté par l'homme sur l'absence des choses qui lui sont connues; il oublie qu'il faut démontrer qu'intel-

(1) *Observations*, etc., page 23.

ligence et liberté ne sont pas des modifications de la substance cérébrale vivante. On les lui montre dans cette substance : *voilà le positif*. Ils n'y sont pas, nous dit-il... Qu'il les fasse donc voir isolés de cette substance ; autrement, nous lui dirons : Voilà l'hypothèse. C'est une plaisante argumentation, celle de qualifier d'hypothèse l'exposition des physiologistes, qui rapportent scrupuleusement ce qu'ils ont observé dans le système nerveux, de séparer les phénomènes en deux séries, et d'introduire une cause imperceptible à tous les sens, c'est-à-dire à tous les moyens d'observation, pour empêcher les physiologistes d'avancer trop légèrement des hypothèses. Ceux-ci racontent qu'ils ont vu un être vivant réagir sur l'impression d'un corps extérieur qui l'a touché; par exemple, un homme endormi se lever contre l'ennemi qui vient de lui porter un coup de lance. Arrêtez, interrompent les psychologistes : vous supposez que c'est cet homme qui a réagi; afin de vous préserver de cette ridicule hypothèse, répétez avec nous que c'est un principe qui est en lui qui l'a poussé à cette résistance, autrement vous serez toujours à côté du vrai. Mais montrez-nous ce principe, leur diront les physiologistes. Qu'avez-vous besoin de le voir? répliqueront-ils. Nous vous protestons qu'il existe, cela doit vous suf-

fire; d'ailleurs, ce n'est pas à nous à vous le montrer, puisque nous ne savons pas disséquer; c'est à vous de le découvrir dans la matière cérébrale, et de nous prouver par là qu'il n'est pas immatériel.

Mais nous n'avons nul besoin de votre principe, répliqueront encore les physiologistes, et puisque vous l'avez trouvé sans dissection, faites en sorte que nous l'apercevions de la même manière; autrement nous vous dirons que vous nous proposez une hypothèse, et comme nous n'en avons que faire, nous vous rendrons mille grâces et nous vous la laisserons pour votre usage.

« Si la matière pensait par sa nature, elle pen-
» serait toujours; car on ne peut pas cesser d'ê-
» tre un seul instant ce qu'on est essentiellement:
» or, la matière ne pense pas toujours; la pensée
» lui vient donc d'une chose qui n'est pas maté-
» rielle (1). »

Voilà un de ces sophismes qui peuvent peut-être séduire quelques personnes inattentives, mais qui ne résistent pas à un examen sérieux. 1°. Il résulterait de ce raisonnement que la matière devrait toujours manifester les phénomènes qu'elle a une fois montrés. Mais on sait que les

(1) *Observations*, etc., page 24.

phénomènes varient suivant les différentes formes de la matière, qui ne peut être conçue que dans un état de métamorphose continuelle. 2°. Penser est, pour l'observateur sans préjugés, sur la même ligne que sentir, que se mouvoir : c'est ce qu'il y a de plus prouvé en anthropozoologie. M. Broussais s'est attaché à le démontrer, en exposant le développement de l'homme dans le quatrième chapitre de son *Irritation*. D'ailleurs les animaux, que ces Messieurs regardent comme n'étant que de la matière sentante, se meuvent et pensent ainsi que l'homme : il n'y a de différence que dans le degré, et l'homme embryon leur est inférieur en pensée ; donc il n'est pas de la nature de la matière de toujours penser. L'animal, l'homme lui-même, ne pensent que dans certaines conditions de leur corps : l'embryon humain, l'apoplectique, l'agonisant dans bien des maladies, ne pensent pas; et, pour expliquer cela, dans le système des psychologistes, il faut recourir au roman de l'oppression et des voyages d'une entité qui ne saurait être incarcérée dans un cerveau, recevoir la volée pour revenir ensuite s'y loger, y rester muette, etc., etc., puisqu'elle n'est point susceptible de contact avec la matière, etc. La majeure de M. le baron Massias étant reconnue fausse, que devient le reste de son syllo-

gisme? M. Massias continue : *Le vulgaire des penseurs ne croit possibles que les corps; les penseurs doués d'une excessive énergie de réflexion ne croient qu'à l'âme.* Substituons à ces derniers mots ceux qui suivent : *les penseurs doués d'une* EXCESSIVE *énergie de réflexion sont dans l'*EXCÈS, *et réalisent des abstractions. Tout ce qui se passe dans l'univers*, continue M. Massias, *pourrait avoir lieu pour nous sans matière.* Rien d'étonnant, puisque vous êtes, comme ces penseurs, dans l'excès et dans la réalisation de l'abstrait. Mais il ajoute, entre parenthèse, *au moins sans matière inerte*, et il se trouve d'accord avec M. Broussais, qui n'admet point d'inertie absolue dans la matière. Puis il termine la phrase en disant : *Mais non sans intelligence.* Cette assertion résulte d'une induction que le docteur Broussais a notée comme un résultat inévitable du spectable de l'univers; mais cette induction ne donne matière à aucune explication sur cette intelligence, puisqu'on ne peut en parler qu'en la modelant sur celle de l'homme.

Si nous n'étions que matière, comment notre nature pourrait-elle se mentir et se dire qu'elle est autre chose qu'elle-même?... Argument singulier, par lequel M. Massias pourrait justifier les rêveries les plus extravagantes. Ne peut-elle pas se tromper?

Il résume tout ce qui précède de la manière suivante : *L'intelligence est ou simple, ou étendue ; or, elle ne peut être étendue, donc elle est simple.....* Mais cette argument est réfuté d'avance par l'explication que M. Broussais a donnée de l'intelligence, qui, étant un phénomène *sui generis,* observable seulement dans la matière vivante, ne saurait être comparée aux corps qui peuvent se mesurer, se décomposer, et dans la comparaison desquels on a pris les idées de l'un et du multiple, du simple et du composé, idées que l'on n'aurait point sans l'exercice des sens.

C'est sur la même fausseté de comparaison que M. Massias se fonde, quand, pour répondre à M. Broussais, qui dit que *les rationalistes sont réduits comme les physiologistes à recourir aux choses que les sens leur ont fait connaître pour donner aux autres des idées de leurs pensées,* il ajoute : « On aurait vainement recours aux sens » pour donner la forme de la volonté, de la mé- » moire, de la vision, de l'audition, du tact, de » l'olfaction et de la dégustation (1). » Fort bien ; mais, de ce que les phénomènes nerveux qui constituent ces actions ont lieu sans frapper les sens, il ne résulte pas qu'ils soient immatériels.

(1) *Observations*, etc., page 25.

D'ailleurs, il ne s'agit pas de donner une forme à la volonté, etc.; la forme n'appartient qu'au corps dont ces phénomènes sont des modifications; et ce corps, c'est le cerveau.

Quoiqu'il pense avoir complètement triomphé par les raisonnemens que nous venons de réfuter, M. Massias poursuit le docteur Broussais dans la question de la perception, en attaquant six propositions de cet auteur, que nous ne transcrirons, pour ménager l'espace, qu'en tête de la discussion qui les concerne. M. Massias va parler, et nous allons lui répondre.

1°. *La perception est le phénomène unique de l'intelligence* (1) : telle est la première de ces questions. M. Massias répond : « Quand on juge, on est actif; quand on perçoit, on est *presque entièrement* passif. »... Pourquoi cette restriction? on est passif, ou on ne l'est pas. Nous disons, nous : Dès qu'on perçoit, la stimulation qui nous donne la perception nous a rendus actifs, et, du moment que nous percevons, nous jugeons, car nous saisissons des différences; sans quoi, il n'y aurait point perception, il n'y aurait qu'une stimulation sans résultat intellectuel. Mais l'activité existe lors même que l'excitation ne se

(1) *Observations*, etc., page 27.

rattacherait à aucun objet extérieur; telles sont plusieurs excitations que nous recevons souvent de l'intérieur de nos viscères. Mais M. Broussais a prouvé qu'au bout d'un certain temps ces stimulations des sens internes se trouvent associées avec celles des sens externes. M. Massias continue : « Le jugement est un acte positif par lequel » on prononce sur l'être ou sur le mode d'être » des objets; la perception est l'appropriation » d'une idée ou d'une affection. ».... Cette appropriation (langage figuré) ne saurait se faire sans un jugement : seulement il est moins compliqué; c'est ce que les classiques ont nommé *jugement intuitif*. « Vous pouvez également distinguer de » la perception, la réflexion, la comparaison, le » raisonnement, l'induction; donc la perception » n'est pas le phénomène unique de l'intelli- » gence (1). ».... Les classiques ontologistes ou spiritualistes ont déjà accordé ce point, que toutes ces opérations ne sont autre chose que des séries de jugemens plus ou moins complexes dans leur objet. Nous ne savons pas pourquoi M. Massias revient sur cette question. Nous avons prouvé que, dans la perception d'une chose quelconque, il y a jugement : le jugement est re-

(1) *Observations*, etc., page 28.

connu actif par M. Massias; donc la perception est active. Elle se répète dans toutes les autres opérations qu'il cite, ou, si l'on aime mieux, ces opérations ne sont que des perceptions plus ou moins complexes. D'autre part, elles sont les seuls phénomènes de l'intelligence admis par M. Massias; donc la perception est le phénomène unique de l'intelligence, telle que la conçoit M. Massias.

2°. *La perception a lieu dans le cerveau.....*, M. Massias accorde; mais il reproche aux psychologistes d'avoir localisé ce principe intelligent, *lequel peut agir à distance, ainsi que le principe de vie et les autres forces de la nature.....* Si M. Massias ne localise pas le principe intelligent dans le cerveau, où le localisera-t-il? à quelle distance le fera-t-il planer sur la tête de l'embryon, de l'asphyxié, et quels seront ses moyens de démonstration pour ce nouveau genre d'assertions? S'il ne le localise nulle part, quelle raison donnera-t-il pour que la pensée ne soit pas également dans tous les membres? que dis-je! dans toutes les parties de l'univers au même instant?.... Voyez d'ailleurs la réponse déjà donnée à l'action prétendue immatérielle des corps physiques.

3°. *La perception n'est pas l'effet, le résultat de*

l'excitation du cerveau..... « Elle sera donc un fait » tel qu'il n'en existe point d'autre, sans cause » et sans conséquence, un phénomène mutilé... » Non, elle ne sera pas cela, puisqu'elle sera ce qu'on va voir sous le numéro suivant; et le lecteur n'en douterait pas, si M. Massias n'avait lui-même mutilé la proposition, en n'en offrant que la partie négative, c'est-à-dire en n'en donnant aucune idée.

4°. *La perception est l'excitation elle-même du cerveau.* L'objection de M. Massias contre cette proposition peut se réduire à ce qui suit : (A.) « Dans excitation il n'y a que mouvement com- » muniqué, déplacement de parties, rien de » commun avec la perception..... » Nous répliquons : il n'y a pas mouvement mécanique communiqué d'un corps inerte à un autre, comme lorsqu'une bille frappe une autre bille; il y a mouvement d'une matière vivante, préparée pour l'excitation, dans les hommes comme dans les animaux; et c'est cette excitation qui, dans certains modes, s'appelle perception. Cela est prouvé par l'observation, qui ne montre pas autre chose que de la matière nerveuse en action, et le mot perception n'est qu'un signe qui rappelle ce phénomène.

(B.) « L'excitation étant matérielle, selon

» M. Broussais, une portion de matière mue ne » saurait se percevoir elle-même ; donc la per- » ception n'est pas l'excitation elle-même du » cerveau (1)..... » Détruisons les entités enfantées par ce langage. L'excitation est de la matière vivante en action ; nous ne pouvons pas savoir tout ce qui se passe dans cette action, ni déterminer tous les genres de mouvemens qui y sont exécutés ; car nous n'avons aucun sens qui nous mette en rapport avec les mouvemens moléculaires. Mais nous savons, par l'observation de nos sens appliqués aux autres, et par l'observation de nous-mêmes, que celui qui a sa matière nerveuse cérébrale en état d'excitation, se perçoit en percevant les corps différens de lui. Nous savons donc cela sans pouvoir en donner l'explication, et nul ne peut le nier sans aller contre le témoignage de ses sens. Personnifier *excitation*, pour la comparer à *perception* également personnifiée, ne donne aucun moyen de confirmer ou d'infirmer les faits observés, puisque ces deux mots, malgré leur réalisation, ne sont que des signes pour représenter un animal, c'est-à-dire la matière nerveuse en état d'action.

« Concevez, si vous le pouvez, dit ironique-

(1) *Observations*, etc., page 29.

» ment M. Massias, une portion de matière mue » se percevant elle-même. » En disant matière en général, il insinue aux gens du monde l'idée de la matière dite brute; mais il s'agit de la matière vivante et nerveuse qui se perçoit manifestement chez les animaux, que M. Massias donne pour de la matière pure. D'ailleurs il n'est pas question de concevoir *comment* cela se fait, mais d'être assuré que cela se fait; et nous le sommes. Les psychologistes retombent toujours dans la question du comment.

Au surplus, interrogeons-les à notre tour pour voir s'il n'y aura pas quelque chose de plus incompréhensible dans leurs assertions que dans les nôtres; disons-leur : « Concevez, si vous le » pouvez, quelque chose qui n'est que la néga- » tion ou la non-existence de tout ce que nous » connaissons; c'est-à-dire, concevez l'inconnu » se percevant lui-même, percevant quoi que ce » soit : avez-vous une idée bien claire de cela? »

M. Massias reproche à M. Broussais d'avancer que *tous nos jugemens se réduisent à la perception de la perception, et que percevoir soi-même percevant constitue toutes nos facultés intellectuelles* (1). C'est ici plus particulièrement que

(1) *Observations*, etc., page 29.

M. Massias, qui croit avoir gagné la partie, s'égaie aux dépens des physiologistes. Qu'il parle, nous lui répondrons. « La perception est excitation : (1) (oui, avec réaction pour distinguer l'objet perçu de tout autre; sans cela point de perception, mais simple excitation.) » dans excitation, quelque chose ou quelqu'un est excité (oui, le cerveau, et par conséquent l'individu.), est dans un état passif; (non, dès le moment qu'il perçoit, il est actif.) « mais percevoir est » actif; » (oui, et il n'y a pas de contradiction, d'après la distinction faite plus haut et rappelée ici.) « dans percevoir il y a donc de l'actif et du » passif : on est excité et l'on excite. » (Il n'y a que de l'actif, une action en provoque une autre.) « Qui excite-t-on,? » (*on*, qui doit ici représenter l'agent extérieur, excite l'encéphale par le moyen d'un sens.) « soi-même percevant; » (sans doute : on excite l'encéphale réagissant dès qu'il a été averti par la stimulation venue du dehors; car, s'il n'avait pas réagi, il n'y aurait pas eu perception, il n'y aurait eu qu'excitation simple, c'est-à-dire sans conscience, telle qu'on la voit chez l'apoplectique qui remue sa jambe quand on la pince, et qui

(1) *Observations*, etc., page 30.

n'a l'idée ni de la douleur ni du mouvement qu'elle lui fait faire.) « mais ce soi-même, en » tant que percevant, est excitant et excité; » (le cerveau actif une première fois pour percevoir l'excitation, c'est-à-dire pour produire l'idée de l'objet excitant, est actif une seconde fois pour percevoir sa propre perception.) « dans la » perception, c'est donc un objet excité et excitant qui excite un objet excité et excitant; » (Ce jeu de mots, instrument intentionnel de ridicule, ne produira point cet effet sur les physiologistes qui connaissent l'anatomie; car l'objet excité, c'est-à-dire le cerveau, appareil complexe formé d'un grand nombre d'appareils secondaires et d'organes nerveux, ne produisant la perception que parce qu'il est devenu actif, peut bien devenir excitant de lui-même réagissant une seconde fois. Il suffit pour cela que l'excitation soit reflétée de l'appareil nerveux de réception sur un autre, et de celui-ci sur un troisième; car tous les appareils se communiquent l'excitation, et réagissent à l'instant même. Reste à savoir comment ces excitations réciproques se convertissent en phénomènes d'idées, de conscience d'idées, etc., etc.; mais cet inconnu ne disparaît point par la supposition et la localisation dans le cerveau, ou à côté, d'un

être qui ne serait que la négation ou l'absence de tout ce que l'on peut connaître par les sens.) « et cet objet est soi-même, et ainsi, sans dis- » continuation, dans toutes séries d'idées, de » sensations, de souvenir. » (L'étonnement du psychologiste vient de ce qu'il n'a en vue qu'une prétendue unité indivisible, *le soi-même,* qui, dans le fait, n'est autre chose qu'une perception, c'est-à-dire une idée; s'il pensait à un ensemble d'organes, s'excitant mutuellement, son étonnement tomberait sur ce qui est vraiment incompréhensible, l'explication de ce que nous nommons perception d'idées, conscience, par l'excitation *de cet ensemble d'organes,* et il n'ajouterait pas ce qui suit.) « Il est incompréhen- » sible comment l'auteur s'est laissé préoccuper » au point de ne pas s'apercevoir de cette tauto- » logie de mots et d'idées. Forcé par ses doc- » trines d'attribuer à la matière des propriétés » et des fonctions qu'elle n'a pas, et d'allier des » choses disparates, son style, comme il devait » arriver nécessairement, n'a pu exprimer ce » qui est faux et incohérent, et ses paroles » ont protesté contre ses opinions (1). » (Nous en sommes fâché pour la politesse de M. Massias;

(1) *Observations*, etc., page 30.

mais il faut qu'il prenne pour lui cette phrase, à quelques changemens près; par exemple, il faudra dire de lui : *forcé par ses doctrines d'attribuer à rien des propriétés et des fonctions que ce rien n'a pas.....* mais, comme nous avons aussi notre politesse, nous n'achèverons pas.)

Maintenant M. Massias ajoute : « Dans perception est autre chose qu'excitation; il y a appropriation d'une idée ou d'une affection. Dans la perception, par exemple, d'un éléphant, il y a image intérieure, et, s'il est présent, vue extérieure de l'animal. L'excitation, nous l'espérons, n'est ni l'éléphant, ni son image formée de rayons lumineux, etc. (1). Certes ce n'est point l'image qui, dans l'animal vivant, se voit elle-même, sa couleur, ses grandeurs diverses, et l'objet, qui est hors de l'œil ; c'est encore moins elle qui juge que sa grandeur effective, qui n'est que de quelques points, correspond à un éléphant de douze pieds et d'un volume colossal (2). »

Que signifient ces mots *appropriation d'une idée, d'une affection?* L'idée et l'affection ne sont-elles pas présentées ici comme des corps

(1) *Observations*, etc., page 31.
(2) *Ibid.*, page 31.

dont un homme va prendre possession ? M. Massias les considère-t-il avant la prise de possession, dans un objet animé, dans un animal et dans un homme, et situés à l'extérieur ; ou bien les voit-il en l'air, dans l'espace, dans le vide, dans.........., enfin dans la région des esprits? Que de choses il aurait eu à dire pour faire bien comprendre aux lecteurs ce que c'est qu'une idée dont ils vont prendre possession !

M. Massias nous parle de l'image en petit d'un éléphant, peinte sur la rétine d'un homme, d'après les expériences des physiciens sur l'œil préparé de manière à représenter la chambre obscure, et il demande si l'éléphant ou son image formée de rayons lumineux, sont de l'excitation, et si l'image se voit elle-même, voit ses couleurs, ses grandeurs diverses et l'objet qui est hors de l'œil, et juge que sa grandeur effective, qui n'est que de quelques points, correspond à un éléphant de douze pieds et d'un volume colossal (1). Ici, l'explicateur par hypothèse est pris sur le fait : il se figure la nécessité d'un être immatériel, logé dans le cerveau pour contempler de là l'image peinte sur la rétine par le faisceau de rayons visuels que la densité des humeurs

(1) *Observations*, etc., page 31.

de l'œil a fait converger sur un des points de cette expansion nerveuse. Il ne s'aperçoit pas que si l'homme voit l'image de l'objet dans la chambre noire ou dans l'œil extrait d'un animal mort, il ne doit cette vue qu'à son appareil oculaire : d'où il faudrait conclure que le spectateur immatériel assis dans la pulpe cérébrale devrait posséder aussi un appareil oculaire, ce qui conduirait peut-être à lui supposer un cerveau dans lequel serait un autre appareil oculaire, et ainsi de suite. M. Massias nous dira où cela doit s'arrêter; mais il est toujours évident que, puisque ce philosophe juge de son être immatériel par un homme qui ne voit qu'avec des organes matériels, il le modèle sur la matière et le fait abdiquer la nature qu'il tient tant à lui conserver. Si ce n'est pas cette hypothèse qu'il admet tacitement, c'en est une autre non moins hardie : celle de supposer que l'être immatériel peut voir sans yeux, comme il peut entendre sans oreilles, supposition qui répugne, parce qu'elle se réfute elle-même par la contradiction qui est dans ses termes.

Demander aux physiologistes si l'éléphant ou son image sont de l'excitation, et s'ils peuvent se voir eux-mêmes, c'est leur faire entendre qu'ils ont avancé cette double absurdité. Les véritables physiologistes n'ont jamais rien dit de sem-

blable; mais ils ont dit et ils répètent que la rétine est stimulée par le faisceau lumineux ; que cette excitation se propage au cerveau par l'intermédiaire du nerf optique, et qu'après cela l'homme déclare qu'il a reçu la perception d'un corps. Voilà ce que disent les physiologistes purs, sans entrer dans aucune explication sur le comment de ce phénomène, laissant aux amateurs d'hypothèses la liberté de supposer tel spectateur intracrânien que bon leur semblera.

M. Massias critique vivement la réduction que M. Broussais a faite de la conscience à cette formule : *Je sens que je sens,* assurant que sentir n'est pas une chose simple, et que, pour sentir, il faut savoir qu'on sent (1). Nous ignorons jusqu'à quel point les animaux savent qu'ils sentent ; mais nous avons la conviction qu'ils sentent et qu'ils ont la perception des objets et d'eux-mêmes modifiés dans des temps du passé plus ou moins éloignés les uns des autres. M. Broussais l'a prouvé dans son *Traité de l'Irritation.*

« Sentir qu'on sent, continue M. Massias, » n'est pas la même chose que savoir qu'on sent, » et la raison, c'est que pour savoir il faut autre » chose que des sens (2). » Accordons-lui cela,

(1) *Observations*, etc., page 32.
(2) *Ibid., ibid.*

et rappelons-lui en même temps ce qu'il doit savoir, puisqu'il a lu deux fois l'*Irritation :* que, pour sentir la sensation la plus simple, il faut également autre chose que des sens. L'un et l'autre exigent un appareil encéphalique en rapport avec une foule de nerfs et dans un certain état de développement, de veille et de santé.

« Sentir et savoir, il est vrai, sont tous deux » accompagnés d'un mouvement organique; » mais avec cette différence que, dans sentir, » ce mouvement enveloppe et absorbe presque » en entier la perception, tandis que, dans savoir, » le mouvement organique est comme nul, et » que la perception de l'idée est ce qui domine » dans le principe intelligent. » Ce passage est à peu près tout figuré et romantique ; il n'y a que la première phrase qui soit exacte. Mais qu'est-ce que dire que le mouvement organique de sentir enveloppe et absorbe la perception, avec un correctif pour excepter une partie de cette perception ? Qu'est-ce qu'une perception qui a de l'étendue, de manière à ne pouvoir être enveloppée et absorbée complètement par un mouvement organique? Qu'est-ce enfin qu'un mouvement organique qui, quoique existant dans savoir, y est comme s'il n'y était pas? Sentir et savoir semblent d'abord être dans les mêmes rapports

avec le mouvement organique, et voilà maintenant que le mouvement organique, qui couvrait et absorbait la perception, est couvert et peut-être absorbé par savoir. Et ce principe intelligent, non prouvé et même nul, tel que le conçoit l'auteur, puisqu'il est la négation de tout ce que les sens font connaître et de tout ce que l'induction peut tirer des perceptions sensitives, ce principe intelligent, disons-nous, comment peut-il contenir la perception de l'idée? Le voilà ce style métaphorique, insignifiant, que M. Broussais a blâmé chez les psychologistes, ce style dans lequel on voit le même objet agir tantôt comme un être animé, tantôt comme un être brut, passer successivement de l'actif au passif, du point à l'étendue, du contenant au contenu, etc., etc., l'orateur poète se figurant, dans son orgasme de création, que tout le monde se prêtera volontiers à cette métamorphose arbitraire, à cette fantasmagorie ontologique. « Souffrir, dit M. Massias, est autre chose que savoir qu'on souffre (1). » Celui qui souffre le sait; mais d'autres peuvent aussi le savoir, s'il le leur a dit ou témoigné par des cris, des gestes. Le mot *savoir* n'est donc point un signe primitif; c'est un signe conven-

(1) *Observations*, etc., page 32.

tionnel par lequel on exprime qu'un nombre quelconque d'hommes se font sentir plus ou moins ce que chacun d'eux a senti, ou que la sensation et la perception ont été mises en commun ; le sentir n'en reste pas moins le fait individuel primitif. Il l'est si bien que celui qui sait ne sait que parce qu'il sent, de sorte que pour lui le savoir se réduit au sentir.

« Je sens que je sens, dit encore M. Massias, » ne dit rien de plus que je sens. Ce mot, ajouté » à lui-même, ne fait pas faire un pas de plus en » avant à l'intelligence (1). » Ce mot, ajouté à lui-même, retrace le phénomène de conscience, peint l'homme s'observant lui-même comme il observe les autres objets, genre d'observation qui, étant porté plus loin chez lui que chez tous les animaux, lui fournit un caractère intellectuel dont rien ne peut tenir lieu. Le *je sens que je sens* est une formule qui rappelle en même temps l'organisation de l'homme doué, pour s'observer, d'organes plus développés que ne le sont ceux des animaux qui ont la même faculté. Il n'y a donc point là de redondance inutile de mots ; ce qui le prouve encore plus, c'est que l'enfant manifeste pendant long-temps la faculté de sen-

(1) *Observations*, etc., page 32.

tir l'extérieur, sans témoigner celle de se sentir lui-même. Il se sent à la vérité, mais c'est comme les animaux, sans pouvoir s'en rendre compte. Mais, lorsque les organes destinés à cette sensation et aux perceptions qui en résultent ont pris un nouveau degré d'accroissement, l'enfant devenu homme éprouve le besoin de se sentir, de s'observer, et il se plaît à dire, *je sens que je sens*, formule dont l'énoncé caractérise l'homme revêtu de l'aptitude à toute espèce de travaux intellectuels. On voit que, pour n'avoir pas eu les faits présens à sa mémoire, M. Massias s'est encore ici engagé dans un mauvais pas. Il continue : « Il n'en est pas de même de je sais que je sens. » On peut savoir qu'on sent, mais on ne peut » pas sentir qu'on sait (1). » Pour savoir que l'on sent, il faut l'avoir senti; car le mot savoir ne peint que l'induction, le jugement complexe fondé sur la perception de soi et de ce qui n'est pas soi; mais l'homme qui une fois a tiré une induction en conserve la perception et sent parfaitement qu'il sait ce que cette induction lui a fait connaître.

Il faut conserver aux mots le sens qu'on leur donne dans le discours ; or, nous disons tous les

(1) *Observations*, etc., page 33.

jours, quand on nous interroge sur les faits d'une science, *je sens que je sais ou que je ne sais pas cela;* et en effet, nous avons cette perception plus rapide que l'éclair, et elle nous donne la même confiance pour nous engager dans la discussion, ou la même défiance de nous-mêmes, que le sentiment de sa force ou de sa faiblesse peut donner au lutteur ou au guerrier. Ce sentiment intime est si peu une science, que bien souvent nous nous trompons, croyant savoir ce que nous ignorons, et pouvoir ce qui est au-dessus de nos forces; on peut donc sentir qu'on sait ou qu'on ne sait pas, et, malgré cela, sentir reste encore le fait primitif de savoir, puisque savoir n'est que se rappeler qu'on a senti.

Il résulte de là que la distinction suivante n'est pas fondée : « Dans sentir est intelligence, dont » l'action se confond avec le mouvement orga- » nique; dans savoir est intelligence, dont l'ac- » tion se sépare du mouvement organique par la » réflexion (1). » Profitons de l'aveu de M. Massias, qui ne voit plus dans le mouvement de l'intelligence constituant le sentir qu'un mouvement organique, c'est-à-dire un mouvement de la matière nerveuse vivante, pour lui faire con-

(1) *Observations*, etc., page 33.

venir que la réflexion ne peut pas dénaturer ce mouvement au point de l'empêcher d'être ce qu'il était. Quoi donc! une sensation simple serait un mouvement des fibres nerveuses du cerveau, et la répétition de cette sensation ne serait plus rien de cela?

Il nous dira peut-être que l'intelligence, être immatériel, est également dans sentir et dans savoir, mais qu'elle opère avec des organes dans le premier, c'est-à-dire *matériellement*, et dans le second, avec la réflexion, qui, étant immatérielle aussi bien que l'intelligence, lui donne la faculté d'opérer *spirituellement*; mais nous le ramènerons aux principes, en lui faisant remarquer que ces deux êtres, arbitrairement séparés de la matière nerveuse vivante et sentante (car il ne peut avoir oublié que les animaux, qui sont pour lui de la matière, ont le sentir), sont des chimères, puisque l'immatériel n'est que la négative ou l'absence de ce que l'homme peut connaître; ensuite nous garderons le mouvement matériel du sentir qu'il nous a accordé, et il sera forcé de nous permettre une conclusion directement opposée à celle qu'il tire par la phrase suivante : « D'où il résulte que le premier fait de conscience (de perception analysée) n'est pas *je sens que je sens*, lequel se

» perd dans le mouvement général de l'organi-
» sation, mais *je sais que je sens*, fait recueilli
» et analysé par la réflexion (1). » Nous dirons donc, sans qu'il puisse s'y opposer, n'ayant pas prouvé qu'immatériel soit quelque chose de positif; nous dirons, nous, ayant prouvé que savoir se résout forcément dans sentir, nous dirons : *d'où il résulte que le premier fait de conscience (de perception analysée)* n'est pas JE SAIS que JE SENS, mais JE SENS que JE SENS. Le tout sans prétendre porter atteinte à la gloire de *Descartes*, célébrée par M. Massias, pour avoir dit : JE PENSE, DONC JE SUIS UN ÊTRE PENSANT.

Tel est le point où se trouve réduit M. Massias pour n'avoir pas pu prouver que l'homme est un être mixte, composé de deux substances, l'une matérielle, et l'autre non matérielle.

Ce philosophe arrive enfin à la cinquième et dernière des propositions auxquelles il lui a plu de réduire l'ouvrage du docteur Broussais.

Nos sensations, nos perceptions, nos idées ne sont que de la matière nerveuse dans un certain mode d'excitation.... M. Massias ne prend pas la peine de réfuter cette proposition; il se contente

(1) *Observations*, etc., page 33.

de dire que sa réponse est dans l'article précédent. Nous ne saurions mieux faire que de l'imiter.

M. Massias ne s'est pas donné le temps de réfléchir sur les choses qu'il pouvait ignorer. Il n'a pas assez redouté de se mettre en avant sur les questions d'anthropo-zoologie. En voici un nouvel exemple : M. Broussais dit que, si l'homme acquiert un surcroît de facultés intellectuelles, il reçoit une ampliation de facultés instinctives. En avançant cela, il le prouve par l'histoire du développement de l'homme, ou plutôt c'est cette histoire qui prouve le fait, et le docteur Broussais se borne à y appeler transitoirement l'attention. Le développement des animaux justifierait également cette observation, l'une des plus vraies qui aient jamais été faites, et l'une des plus simples en même temps, puisque l'instinct ne peut obtenir aucun acte extérieur sans le secours des facultés intellectuelles, comme l'a surabondamment prouvé M. Broussais dans son *Traité de physiologie* et dans celui de l'*Irritation*. Eh bien ! voilà que M. Massias, s'en rapportant à un vieil adage de la vieille école, nous dit dans une note que « M. Broussais, qui est » d'ordinaire exact observateur, semble ici en » défaut, l'intelligence ne se développant qu'aux

» dépens de l'instinct : » et pour le prouver, il cite *l'immense supériorité des facultés instinctives des sauvages sur celles des peuples civilisés* (1). Il paraîtrait, en vérité, que, pour prévenir les objections, il faudrait, dans bien des cas, consigner ce qu'on ne dit pas, en note ou entre parenthèse, à côté de ce qu'on dit : en faisant observer qu'il est selon le plan de la nature que, dans le développement de l'homme et des animaux, les facultés intellectuelles marchent du même pas que les instinctives, par la raison que l'instinct seul n'occasionerait que des émotions impuissantes, M. Broussais n'a pas dit que l'animal une fois formé, l'exercice ne pouvait pas faire acquérir aux uns de la prédominance sur les autres. Voilà pourtant ce que M. Massias lui prête, en confondant le développement spontané avec le développement artificiel. M. Broussais aurait pu croire avoir prévenu cette fausse interprétation, en faisant voir jusqu'à quel point l'excitation ou l'exercice prédominant des facultés intellectuelles rend l'homme différent de ce que l'avait fait l'évolution spontanée de ses organes. Cette proposition contenait implicitement celle que l'homme qui n'exerce ses facultés

(1) *Observations*, etc., page 34.

intellectuelles que pour satisfaire son instinct, doit, au bout d'un certain temps, l'emporter de beaucoup sur l'autre en force musculaire, en activité des sens, en industrie purement instinctive, ou tendant à la satisfaction des premiers besoins. Eh bien! telle est la prévention de notre savant spiritualiste contre ceux qu'il soupçonne coupables de matérialisme, qu'il n'a pas pris le temps de méditer le docteur Broussais, et qu'il a mieux aimé le supposer mauvais observateur et parleur léger ou indiscret, que de soupçonner qu'il pouvait avoir de bonnes raisons pour avancer une proposition qui a l'apparence de la nouveauté. Mais que dirait donc M. Massias si nous lui prouvions par les faits, en suivant la route tracée par M. Broussais, qu'un grand nombre de phénomènes instinctifs se développent et se perfectionnent chez l'homme civilisé, dans les mêmes proportions et par les mêmes moyens qui développent et perfectionnent les facultés intellectuelles? Mais l'espace qui nous est accordé pour cet article nous interdit ici l'accomplissement de cette tâche, que nous remplirons peut-être plus tard. En attendant, nous pouvons renvoyer M. Massias au *Traité de physiologie* de M. Broussais, où il trouvera les principales preuves de notre assertion.

Le zèle psychologique de M. le baron Massias ne peut faire grâce de rien à M. Broussais ; il va jusqu'à lui reprocher le second titre de son ouvrage, c'est-à-dire les mots *rapports du physique et du moral.* « Le physique, dit le critique, » est avec raison notre corps et spécialement le » cerveau ; pour lui (M. Broussais), le moral est » encore le cerveau, et ses produits, suivant lui, » matériels ; quant aux *rapports*, il n'en est pas » dit un seul mot dans les cinq cent quatre-vingt-» dix pages qui composent son ouvrage. Il ne » faut pas s'en étonner : dans ce mot *rapports* » est le nœud du problême philosophique ; et » d'ailleurs, entre le physique et le moral, tels » que l'auteur les entend, entre la matière et la » matière, le cerveau et le cerveau, il ne peut » y avoir de rapport, il n'y a qu'identité (1). »

Le mot *moral* dérive du mot latin *mores*, mœurs ; il appelle l'attention sur tout ce qui est relatif aux actions habituelles des hommes dans l'état social. C'est ainsi que M. Broussais, toujours en garde contre les ergoteurs, a interprété ce mot dans plusieurs passages de son ouvrage. Il a donc entendu indiquer par son second titre l'étude des rapports qui existent entre l'organi-

(1) *Observations*, etc., page 35.

sation des hommes et leurs actions, ou leur manière d'être dans l'état social, considérée généralement ; car il n'est point entré dans les détails de mœurs, de coutumes, etc. En d'autres termes, et plus physiologiquement, il a cherché l'explication des actes de relation dans les fonctions du système nerveux, et il s'est assez clairement expliqué sur son but et sur ses intentions, pour que M. Massias n'ait pas le droit de lui demander autre chose. C'est donc à tort que M. Massias lui reproche de n'avoir pas dit un mot des rapports du physique avec le moral dans les cinq cent quatre-vingt-dix pages de son ouvrage.

Quant à l'assertion de ce savant, *qu'il n'y a point de rapports, qu'il ne peut y avoir qu'identité entre la matière et la matière, le cerveau et le cerveau,* elle est fautive, et nous allons le lui prouver.

Si l'on partait du principe qu'il n'y a nul rapport à étudier entre les différentes formes sous lesquelles la matière nous apparaît, il n'y aurait plus de *rapports* à observer dans l'univers, et ce mot se trouverait vide de sens. Mais il n'en est pas ainsi à beaucoup près : après les rapports entre les grands corps, viennent ceux entre les corps secondaires, et l'on arrive, par la dégradation successive des masses que l'on observe,

non-seulement aux rapports observables entre les différentes parties d'un très-petit individu, mais jusques aux rapports entre ce que l'on appelle les molécules ou les atomes, rapports dont on ne juge que par les résultats. Substituez à tous ces rapports ceux d'une chose qui ne serait que la négation de tout ce que l'on connaît, avec ce qui existe réellement, c'est-à-dire les rapport de l'existence avec le néant, qu'obtiendriez-vous ? Ne pouvant vous placer entre ce qui est et ce qui n'est pas, vous perdriez votre temps en discussions vaines et oiseuses, parce qu'elles rouleraient sur des mots vides de sens, ou d'un sens tellement détourné, mobile, arbitraire, qu'elles ne pourraient fournir de connaissances positives; en un mot, votre résultat inévitable serait le *néant*.

QUELQUES MOTS

SUR LES ATTAQUES DU LIVRE

DE L'IRRITATION,

PAR LES KANTO-PLATONICIENS

DU GLOBE.

On a répondu dans ce journal à deux articles du *Globe*, et à une brochure de M. Massias. C'est qu'on avait trouvé dans ces écrits quelques objections portant sur le fond de la doctrine professée dans l'*irritation*, ou du moins nécessitant le développement de certaines propositions de cet ouvrage, qui, pour être trop serrées, avaient pu être mal comprises : aujourd'hui (8 novembre 1828) le *Globe* publie un troisième article (tom. VI, n°. 109). Les rédacteurs des *Annales* n'y ont point vu d'objections, et ils n'ont point jugé qu'il fût à propos d'y répondre. Ils ont attentivement observé la manœuvre du *Globe*, depuis la publication de l'ouvrage qui l'a tant blessé : ils se contenteront de la faire remarquer à leurs abonnés.

Le *Globe* parut d'abord sensible aux attaques dirigées contre la méthode ontologique dont il est le propagateur : il exprima son humeur avec un peu de vivacité, mais avec une certaine décence. On ne peut lui reprocher, pour cette première fois, que d'avoir tenté de jeter de la défaveur sur la personne de l'auteur de l'Irritation, en le peignant, avec les précautions élogieuses d'usage, comme un homme fort suspect en fait de doctrine médicale, et à peu près incompétent en matière de philosophie. Rien de plus; aucun argument *ad rem* : quelques indices seulement que l'on n'avait pas compris ou voulu comprendre les argumens fondamentaux de celui que l'on critiquait. Il fut répondu à cet article selon l'esprit qui paraissait animer celui qui l'avait rédigé.

Peu de jours après, parut dans le *Globe* une lettre qui ne semblait avoir qu'un but de dépréciation. On se contenta de dévoiler la manière de l'auteur, et de faire connaître ses projets.

Un second article officiel du *Globe* parut ensuite (tom. VI, n°. 83) : il était plus réservé que le premier; on n'y trouvait aucune personnalité, et, quelle que fût la manière dont le rédacteur envisageât les questions en litige, il semblait

vouloir se borner à les traiter; on aurait dit qu'il désavouait le genre injurieux et personnalisant de la lettre dont il vient d'être parlé. Cet article, en un mot, donnait l'espoir aux rédacteurs des *Annales* de voir s'élever, entre les deux journaux, une discussion purement scientifique, qui aurait tourné au profit de la science de l'entendement humain.

Les *Annales* répondirent à ce second article, sans se permettre un seul pas hors du terrain de la science, et terminèrent en rendant aux philosophes ontologistes la justice de s'être conduits dans la discussion avec plus de décence que n'en avaient mis jadis, dans une circonstance pareille, les ontologistes médecins. Il paraît que *le Globe* n'a point accepté cet éloge. Il n'a point voulu qu'il fût dit que les philosophes de son école ont de la répugnance pour les sarcasmes gratuits et les insinuations défavorables aux intentions de la partie adverse, sans parler de l'art perfide de tronquer et de dénaturer les objections qu'on ne peut résoudre, qui ne paraît pas les avoir fait reculer.

Nous n'en sommes pas fâché sous un rapport : car enfin nous sommes médecin. Il est bon que l'on connaisse toutes les inspirations que peut

donner le spiritualisme à la mode. Mais cette conduite nous interdit désormais toute discussion avec *le Globe ;* elle nous rappelle trop bien la partialité et le déni de justice dont ce journal s'est rendu coupable envers nous (voir les *Annales,* tome XIII, pages 87, 88), pour nous permettre de nouveaux rapports avec lui. Qu'il déclame tant qu'il voudra, puisque tel est son genre, et que ses rédacteurs se passent réciproquement l'encensoir. Les confrères pour qui nous écrivons ne seront point ennuyés de ces tirades insignifiantes qui caractérisent les écrivains sans observation positive. Nous nous en tiendrons aux faits et aux inductions qui découlent des faits, sans nous embarrasser des déclamations de ceux qui ont choisi le rôle d'opposans aux progrès des sciences et de la raison. Nous aurions bien de quoi leur répondre ; mais nous aimons mieux garder nos démonstrations pour servir à l'édifice de la science.

Quoique nos rédacteurs ordinaires répugnent à des discussions où ils ne peuvent espérer franchise et froide raison, nous ne refuserions pas d'insérer quelques articles intéressans que nos correspondans pourraient nous adresser sur le kanto-platonisme. Mais, pour prévenir le soupçon de nous écrire à nous-même, sous le voile

d'un anonyme de province, à *ingénuité pardonnable,* nous exigerons que ceux qui voudront parler du psychologisme dans ces *Annales* écrivent leur nom en toutes lettres.

RÉPONSE

A LA LETTRE

DE M. LE DOCTEUR VIREY,

SUR LE TRAITÉ DE

L'IRRITATION ET DE LA FOLIE,

DU PROFESSEUR BROUSSAIS,

Intitulée : *Examen de la Doctrine médico-philosophique du Matérialisme.*

M. Virey veut profiter de l'occasion pour donner une nouvelle preuve publique de son zèle pour le psychologisme. Que M. Virey soit spiritualiste ou toute autre chose, cela ne regarde pas M. Broussais ; mais qu'il ait la prétention de *prouver* qu'il est absurde de n'être pas spiritualiste, et qu'un agent immatériel peut être saisi par l'intelligence humaine, c'est ce qu'il peut être utile d'examiner. Il est bon d'ailleurs de s'assurer si M. Virey ne défigure pas les argumens de M. Broussais.

Or, c'est ce que nous trouvons dès les premières pages de sa brochure, à la tête du premier article de sa prétendue réfutation. « Vous » niez, dit-il à M. Broussais, l'existence d'une » force vitale particulière chez les corps ani-

» més. » M. Broussais ne procède point avec cette étourderie : il dit tout simplement qu'on ne saurait acquérir l'idée d'une pareille force, attendu qu'il n'existe aucun moyen de l'isoler et de la voir indépendamment des organes (1).

« Si la matière possède la vie, la pensée, la » volonté, chacune des molécules séparées après » la mort, doit ressaisir, selon M. Virey, sa por- » tion individuelle de vie, de sensibilité, de » pensée, de volonté (2). »

Argument nul, puisque M. Broussais a prouvé que la vie, la sensibilité, la pensée, la volonté ne sont pas des entités, des choses existant par elles-mêmes, susceptibles de se fractionner, etc., mais des phénomènes tenant à la matière vivante, organisée, et dans certaines conditions.

« La graine et l'œuf non fécondés pourrissent » au lieu de produire un embryon, s'ils n'ont » pas reçu, par la fécondation, le *principe vi-* » *tal* (3).

Objection nulle, attendu qu'il n'existe aucun moyen d'isoler la cause fécondante de toute matière : la cause première et le mode du fait de la fécondation sont inconnus. *Le principe vital*

(1) *Examen de la doctrine médico-philosophique du matérialisme, etc.*, page 4.

(2) *Examen*, etc., page 5.

(3) *Ibid.*, *ibid.*

est une expression figurée qui n'apprend rien.

« Une matière, *si subtile et mobile qu'elle soit,* » ne jouit point de la vie, de la pensée, de la vo- » lonté (1). »

Proposition insignifiante, objection sans but. M. Broussais n'a point prétendu que les molécules de la matière possédassent des facultés intellectuelles, mais seulement que ces facultés se manifestent, on ne sait comment, dans la matière organisée d'une certaine manière.

« Le mouvement, sans lequel aucune vie n'a » lieu, n'est point essentiel à la matière ; elle ne » l'a que par communication, puisqu'elle le » perd (2). » M. Virey nous montrera sans doute, au premier jour, des portions de matières affranchies de l'attraction et des affinités ; il nous fera contempler aussi de la chaleur et de l'électricité en un repos parfait *d'équilibre,* et nous verrons arriver, pour les mettre en mouvement, une cause qui n'aura les attributs d'aucun corps, et qui, par conséquent, ne pourra frapper aucun de nos sens.

« Les atômes deviendraient inactifs si une » cause extérieure ne les poussait (3). »

(1) *Examen*, etc., page 6.

(2) *Ibid.*, *ibid.*

(3) *Ibid.*, pages 6 et 7.

Assertion téméraire, à laquelle on ne peut répondre autre chose que : *Vous n'en savez rien.* M. Virey nous parle comme s'il connaissait toutes les formes de la matière, comme s'il avait vu la cause extérieure non matière..... Que répondre!

« Quand on accorderait que la matière, libre » dans ses actes spontanés, ne consentirait jamais à un repos absolu, elle n'opérerait rien » qu'au hasard : elle ferait et déferait; elle pro- » duirait des monstres, etc. (1). »

Supposition toute gratuite de M. Virey, à laquelle il n'y a pour réponse que : *Vous n'en savez rien.*

Il se fait répondre, par M. Broussais, « qu'en » refusant à la matière toute activité spontanée, » on ne saurait concevoir les attractions chimi- » ques, les gravitations, » et lui réplique que » cette activité fut dévolue à la matière avec » poids et mesure, pour produire tel ordre de » combinaisons jusqu'à certaine limite (2). »

M. Broussais ne sollicite point, pour la matière, des *activités spontanées.* Il étudie et rapproche des phénomènes, sans rechercher leur cause première. Il ne ressemble guère à M. Virey, qui parle comme s'il eût été là quand la

(1) *Examen*, etc., page 7.
(2) *Ibid.*, *ibid.*

cause extérieure, immatérielle, a lancé la matière, en calculant l'espace qu'elle allait parcourir, comme un frondeur calcule le trajet que va décrire son projectile. M. Broussais n'aime pas le roman en physique.

M. Virey dit que M. Broussais ayant reconnu un premier moteur dans l'univers, il se trouve forcé de le faire ou matériel ou immatériel (1)... M. Broussais a dit que l'homme est porté, n'ayant point d'autre modèle, à expliquer la formation de l'univers comme il explique celle d'une machine; mais qu'aussitôt qu'il veut parler du premier moteur, il ne peut le faire qu'en lui donnant les attributs des corps, d'où résulte que le sage ne doit pas disserter sur ce premier moteur, ni entreprendre de le prouver; mais qu'il doit s'en rapporter ou à son sentiment intime ou à une religion, parce que les religions n'exigent que de la foi et point de preuves.

« Le panthéisme n'est pas admissible, parce
» qu'en supposant Dieu partout, on le fait man-
» geant dans le tigre, et mangé dans l'agneau, etc.
» De plus, il y aurait unité de substance dans l'u-
» nivers; on ne verrait point d'opposition de sen-
» timens, de volontés entre les êtres, etc. Absur-

(1) *Examen*, etc., page 8.

» dités qui prouvent que le panthéisme doit être » rejeté (1). » Elles prouvent aussi, ces absurdités, que ces sortes de dissertations sont une vraie perte de temps, et qu'elles ne devraient pas occuper les hommes de bon sens du dix-neuvième siècle.

M. Virey est un grand amateur de suppositions : c'est sur l'hypothèse qu'il fonde la plupart de ses objections. Selon lui, ou la matière a été organisée de toute éternité et possède virtuellement la vie, et dans ce cas l'on ne concevrait pas les minéraux, qui sont inorganiques; ou la matière n'a pas été organisée, et dans cette supposition elle ne saurait donner ce qu'elle n'a ; cependant l'histoire naturelle prouve que l'état inorganique précède l'organisé. Suivent les déclamations obligées des spiritualistes contre la prétendue absurdité de faire produire des choses aussi admirables que la pensée, etc., etc., par de la matière (2).

Cette tirade montre clairement que M. le docteur Virey est tourmenté du besoin d'expliquer les causes ou la cause première, et qu'il est disposé à la façonner sur le modèle des causes secondaires, plutôt que de se borner à l'étude des

(1) *Examen*, etc., page 8.

(2) *Ibid.*, pages 8 et 9.

faits observables. En effet, les deux parties de son dilemme ne reposent sur aucun fond, et l'on est encore forcé de lui dire : *vous n'en savez rien.*

Mais M. Virey s'anime et tend à devenir caustique : il demande à M. Broussais s'il croit qu'il soit compatible avec le simple bon sens d'admettre que, sans organes pour penser, la matière puisse se donner l'intelligence et une organisation qui lui manquait (1) : phrase singulière, à laquelle nous n'avons pu trouver aucun but. En effet, l'auteur cite un prétendu instinct natif des animaux, qui précéderait le développement de leurs facultés, et il le voit, par exemple, dans le jeune taureau, qui frappe de la tête avant la sortie de ses cornes; dans le coucou, qui chante seul *en sortant de son œuf* couvé par une autre espèce d'oiseau; dans le canneton élevé par la poule et qui se jette dans l'eau. Et ces animaux n'ont pas la faculté de faire ce qu'ils font!... Que répondre à un amateur d'histoire naturelle, à un physiologiste, à un docteur en médecine qui pousse de pareils argumens?...

M. Virey veut absolument que le chien mâche le gramen dans l'intention de se purger, et il voit

(1) *Examen*, etc., page 10.

derrière cet acte un petit instinct, tapi je ne sais où, qui pousse cet animal, etc. Nous avons observé que les chiens mangent le gramen, même sans être malades, parce qu'ils ont du goût pour cette plante, comme les chats en ont pour les asperges et pour la cataire... Mais que conclure de là? qu'ils y sont portés par l'organisation de leur système nerveux... Et après?...

M. Virey, que rien n'arrête, personnifiera la cause inconnue de ces phénomènes; car il ne veut pas dire, avec M. Broussais, qu'une chimie vivante fait les cerveaux, construit les embryons, attendu que, dire cela, ce n'est pas user de notre raison (1).

Notre spiritualiste place la raison par excellence dans l'invention d'un principe auquel il donne tous les modes d'action des corps, en affirmant *mordicus* qu'il n'est point corps. Chacun a son goût. Nous aimons mieux observer que d'expliquer, quand il s'agit de la formation et du développement des organes. Nous voyons par nos sens, avec M. Broussais, dans l'animal, les phénomènes de composition, de décomposition, qui sont des mouvemens moléculaires; nous voyons ensuite l'action des organes formés ou

(1) *Examen*, etc., page 10.

les mouvemens des masses vivantes; nous exprimons ces phénomènes par des signes, mais nous ne créons point d'entités. Si M. Virey voit plus loin, nous l'en félicitons de bon cœur; mais c'est une jouissance que nous ne pouvons partager.

Toutes les explications nécessaires ont été données par M. Broussais sur le mot chimie vivante. Cette épithète *vivante* indique assez qu'on veut parler des affinités moléculaires propres aux corps vivans, et non de la chimie ou des affinités moléculaires des corps bruts. Pourquoi donc M. Virey veut-il faire l'*âcre* en disant dans une note de la page 10, que l'association de ces deux mots (dont Fourcroy se servait) suppose un défaut complet des sciences chimiques. Est-ce qu'il prétendrait qu'il n'y a point de phénomènes d'affinités moléculaires dans les corps vivans? est-ce qu'il supposerait quelqu'un assez bête pour entendre par chimie vivante ce qu'on entend par chimie des corps bruts?...

M. Virey lâche ensuite une tirade bien déclamatoire contre les matérialistes, tant anciens que modernes, qui, ne pouvant rien expliquer par l'intelligence de leurs atômes, prennent le parti d'attribuer les formations au hasard. Il est temps, selon lui, de terrasser ces doctrines

monstreuses, etc., etc. (1). M. Virey affecte de confondre tous les antagonistes qu'il s'est choisi. Il ne paraît pas avoir compris que dire, « je ne » sais pas comment les choses se font, et quand » je ferais un roman sur leurs causes premières, » je n'en saurais pas davantage », n'est pas la même chose que dire, « je suis sûr que c'est la » matière qui s'est faite elle-même, et qui, par » son caprice, sa volonté, la prévision ou le ha- » sard, a confectionné et confectionne tout ce » que j'observe dans l'univers. » Le docteur Broussais, que M. Virey attaque, n'a eu garde de tenir ce présomptueux langage; car il déclare formellement qu'il ne connaît pas tous les attributs de la matière, ce qui serait nécessaire pour affirmer qu'elle a fait ou qu'elle n'a pas fait telle ou telle chose. Il est à croire que M. Virey n'a rien à désirer sur ce genre de connaissances.

Il est curieux de le voir se débattre dans le passage suivant, page 12, pour persuader, car prouver c'est autre chose, qu'il faut un *feu immatériel* vital pour le développement d'un germe. Ce feu immatériel n'est sans doute pas modelé sur le matériel.... Pauvres faiseurs d'hypothèses, que vous êtes mal dans le dix-neuvième siècle!

(1) *Examen*, etc., page 11.

Tourmentez-vous l'esprit pour trouver des mots qui ne peignent point des choses matérielles; torturez bien les langues, nous savons dans quelles classes de la société se rencontreront vos adhérens.

Le reste de cet article est purement déclamatoire (1).

Dans le second, M. Virey vient combattre une proposition qu'il dit extraite de M. Broussais: *L'homme ne peut se figurer jamais autre chose que des corps, et c'est une sensation morbide qui fait penser à l'homme qu'il a l'idée de quelque chose de plus que des objets sensibles, etc.* La première partie de cette double phrase est bien de M. Broussais; mais la seconde est défigurée. Il a dit que la sensation dont il s'agit ne prouvait rien, mais non qu'elle fût nécessairement morbide, quoique, poussée à l'excès, elle puisse, comme toutes les autres, devenir cause de maladie.

M. Virey, pour répondre, reproduit l'idée de son moteur étranger prétendu nécessaire, c'est-à-dire qu'il répond par une hypothèse. Chimiste et physicien, il affirme que nous avons l'idée parfaite d'une chose sans corps. Mais je serais

(1) *Examen*, etc., pages 12, 13 et 14.

tenté de ne pas aller plus loin. M. Broussais n'aura jamais raison avec un homme qui a l'idée complète du néant. Poursuivons cependant : il possède également les idées de l'absence des perceptions, des ténèbres, du vide absolu, de la durée, du temps; en un mot, il conçoit parfaitement l'infini : d'où il conclut, comme de raison, qu'il est pourvu d'un agent de perception pour constater l'absence des choses et des sensations ; et il en trouve la preuve dans l'ennui, le défaut d'emploi de la pensée. Après ces assertions, M. Virey nous assure qu'il y a en nous une énergie spontanée et une activité nouvelle.

L'audace d'un psychologiste ne saurait aller plus loin. J'aimerais autant en croire Swédemborg, quand il me dit avoir parcouru le ciel et conversé avec les anges, et qu'il me donne la description de leurs habitations, de leurs costumes, etc. Quand M. Virey ne voit pas que le sentiment de la négation n'est autre chose que la fin de l'affirmation, c'est-à-dire une diminution de l'activité, et que l'affirmation de l'existence des corps est ici la seule chose positive sans laquelle le sentiment de leur absence n'existerait pas, il faut désespérer de lui faire jamais entendre ce que c'est qu'une démonstration. Il nous parle de l'ennui par défaut de la pensée :

sans doute nous ne sommes pas inertes après avoir joui d'un spectacle très-animé ; et nous regrettons la stimulation qu'il nous a donnée; mais qu'est-ce que cela prouve en faveur de l'idée du néant? Celui qui réaliserait le néant, et qui le verrait *indépendant* de ce qui est, qui verrait dans ce mot autre chose qu'un signe peignant la cessation de la stimulation que les corps nous font éprouver, aurait pour le certain un cerveau autrement organisé que celui de M. Broussais; mais cela ne lui donnerait pas le droit de qualifier injurieusement les opinions de ce médecin.

M. Virey s'anime, et, avant d'en venir à ces qualifications, il reproduit les objections de M. le baron Massias sur l'action des corps physiques, à distance, les uns sur les autres. On peut voir ce qui a été répondu à cette objection dans l'article sur M. Massias. Certes, quand il serait vrai, comme le pensent quelques savans, que les molécules des corps solides sont aussi éloignées les unes des autres, relativement à leurs masses, que les corps célestes le sont entre eux, qu'est-ce que cela prouverait en faveur d'un agent *indépendant* (M. Virey voudra bien faire attention à ce mot, afin de ne plus faire, s'il est possible, des objections déjà réfutées), indépendant, lui disons-nous, de

toute espèce de corps? Ne sont-ce pas des corps qui agissent ici les uns sur les autres, et n'est-ce pas par ses organes qu'il a pris l'idée de leurs influences réciproques? La déclamation, les épithètes ne font rien ici : ce sont les armes de ceux qui n'ont point de preuves à donner. Que M. Virey aille chercher ailleurs ses argumens, quand il parlera à des hommes qui savent déduire.

M. Virey débute dans son troisième article par s'élever contre l'assertion de M. Broussais, que les phénomènes intellectuels ne sont autre chose que l'action du cerveau (1). Il affirme, malgré les preuves du contraire données par M. Broussais, que, antérieurement à toute sensation corporelle, il y a au fond de nous la conscience essentielle et implicite du moi, cette conviction de l'existence qui se prouve à elle-même par l'amour de soi et de la vie, activité innée de tout être, qui le fait aspirer, avec égoïsme, à se conserver (il pouvait ajouter et quelquefois à se détruire): donc il y a, conclut-il, quelque agent primitif et comme le nœud vital du cercle harmonique de l'organisation. Après quelques phrases déclamatoires, M. Virey couronne l'œuvre par ces mots : « Qui oserait

(1) *Examen*, etc., page 17.

nier cette cause spontanée d'activité vitale comme d'intelligence chez les animaux les plus élevés, surtout dans l'échelle organique? M. Virey croit-il avoir prouvé par ses exclamations, déclamations, interjections, qu'il y a dans le sentiment de l'existence autre chose qu'un phénomène de l'action du système nerveux? Non sans doute; car il se prépare à argumenter. Prouvons, dit-il, qu'une substance unique est inapte à se percevoir d'*elle seule* parce qu'il y a identité. Et il ne voit même pas que l'identité n'existe pas dans la matière nerveuse du cerveau, continuellement aux prises avec le calorique et l'électricité. Au surplus, il affecte, en bon spychologiste, c'est-à-dire en fausseur des argumens de ses adversaires, de dire à M. Broussais qu'il bâtit une hypothèse pour l'explication des phénomènes d'intelligence, tandis que M. Broussais se borne à rapporter les faits et refuse d'en donner l'explication pour éviter toute hypothèse. Cette concordance des spiritualistes à nier qu'ils font une hypothèse, en supposant un principe que rien ne démontre, pour expliquer les phénomènes d'intelligence, et à soutenir que ceux qui n'expliquent point sont les vrais faiseurs d'hypothèses, est quelque chose de très-curieux: c'est ce qui nous a toujours le plus frappé. Leurs

argumens se réduisent constamment à dire : « Puisque vous ne pouvez expliquer sans notre principe (hypothétique), vous faites une hypothèse. » Y aurait-il, comme Gall l'a insinué, une organisation spéciale pour ce genre de sophismes ?

Au surplus, si l'on veut connaître les bonnes raisons de M. Virey, fondées sur la prétendue identité des molécules du cerveau, on y trouvera des suppositions et des produits imaginaires qui ne sont autre chose que des comparaisons avec les corps que ses sens lui ont fait connaître : c'est le mode familier d'argumentation des psychologistes. Ainsi, il nous apprendra qu'il faut dans le cerveau une dualité, un objectif et un subjectif; qu'aucune des molécules de cet organe ne peut se mirer en elle-même (comme cela est immatériel!). Il continue ses affirmations, toujours hypothétiques, dont le modèle est puisé dans les objets extérieurs, jusqu'à ce qu'il se croie autorisé à prononcer un donc, et le voici : donc le phénomène du moi ne se pose que par son choc contre le non moi, et ce *non moi*, chers lecteurs, c'est le monde qui frappe nos sens (1). Vous ne vous attendiez guère à cette conclusion, qui est celle

(1) *Examen*, etc., page 19.

des physiologistes. Suivent d'autres argumens, dont nous n'avons pas pu saisir toutes la force, et que, par cette raison, nous n'entreprenons pas de réfuter. En voici pourtant un qu'il est bon de rapporter: dire que l'on est *soi* et non *soi* dans le même sujet, c'est comme si l'on disait que l'estomac se digère lui-même, ou qu'une glande se sécrète elle-même. M. Virey nous dira peut-être un jour à qui s'adresse ce bel argument.

Suivent les objections banales tirées du combat de la *chair* et de l'*esprit*, du suicide, etc., que M. Virey ne ferait pas s'il avait étudié attentivement et sans prévention les fonctions de l'encéphale et des nerfs viscéraux qui lui correspondent.. D'ailleurs, que peuvent ces pauvres preuves tirées des *si* conditionnels? M. Virey connaît-il toutes les conditions de l'action nerveuse pour affirmer que, si la chose ne se passe pas d'une manière, elle doit se passer d'une autre? Sait-il s'il n'y a pas d'autres moyens d'exécution que celui qu'il assigne? Croit-il bonnement à la toute-puissance de ses prétendus dilemmes?

Nous passons un *alinéa* où M. Virey déduit son agent immatériel, des effets des affections et des passions, ainsi qu'un autre où il le tire des

rêves. Il va jusqu'à trouver une preuve de cet agent dans la faculté qu'ont certaines personnes de se réveiller à une heure déterminée (1). Il cite aussi celle que possèdent les vieillards de se rappeler des choses qu'ils ont sues dans leur jeunesse , et qu'ils avaient oubliées. Tout cela paraît à M. Virey prouver clair comme le jour , l'existence de son agent. Ces preuves seront trouvées bonnes par ceux qui n'en veulent pas davantage. Elles se réduisent toujours à ce petit raisonnement : je ne saurais expliquer tel phénomène par l'action de la matière; donc je dois, pour le produire, admettre une cause immatérielle ; sous-entendu, sans me soucier des argumens de ceux qui prouvent que je modèle ma cause immatérielle sur la matière. Un psychologiste n'aura jamais autre chose à dire. Mais je me trompe : toujours un psychologiste ajoutera que, refuser d'expliquer par son hypothèse les phénomènes qui se présentent dans la matière , dire *je me borne à les constater*, c'est affirmer qu'elle les produit seule , et que c'est être matérialiste et même athée comme La Mettrie, Hobbes ou le baron d'Holbach, c'est-à-dire à peu près digne de la corde.

(1) *Examen*, etc., pages 20 et 21.

Le quatrième et dernier article de M. Virey est contre la proposition de M. Broussais, qui soutient, suivant son judicieux antagoniste, que *l'homme n'est pas libre* (1).

M. Broussais a indiqué de quelle manière il fallait étudier le phénomène de la liberté : il signale les principales limites apposées à celle de l'homme ; il a surtout recommandé de décomposer la prétendue entité liberté, afin de voir ce que ce signe peut signifier, de le réduire en faits, et de se préserver des hypothèses et des erreurs de l'ontologie ; il a voulu qu'on déterminât *à quelles conditions l'homme est libre,* et prétendu que les médecins fussent entendus comme les témoins les plus compétens dans la cause de la liberté. Il savait bien que cette proclamation allait irriter les psychologistes et tous les gens qui vivent d'abstractions réalisées. Mais qu'y faire ? Il faut pourtant que l'étude de l'homme marche désormais sur ce pied. Belle matière à déclamation pour M. Virey : aussi, ne manquera-t-il pas d'en profiter. En effet, après avoir fait dire purement et simplement à M. Broussais que l'homme n'est pas libre, notre orateur, pour qui les traditions profanes ont la

(1) *Examen*, etc., page 21.

même valeur que les sacrées, ajoute : Comme Oreste et Caïn, tout matérialiste est marqué du sceau de la fatalité. Il continue à sermoner, et compare le docteur Broussais à Spinosa et à Hobbes, qui déclarent que l'homme n'est pas plus capable d'agir qu'une horloge, ainsi qu'à Priestley, qui veut qu'il n'y ait pas plus de justice à punir un assassin qu'un tigre. Voilà, s'écrie-t-il ensuite, le crime innocent et la vertu sans mérite, etc.

C'est ainsi que M. Broussais se voit traiter pour avoir appelé l'attention des médecins sur les circonstances physiques et morales qui ravissent à l'homme la liberté et peuvent éclairer les tribunaux dans bien des cas difficiles. Sur la fin de sa puissante tirade, M. Virey fait parler un langage barbare à M. Broussais, et défigure ce qu'il a dit sur la perversité de l'homme. M. Virey a pour but de blâmer et non de discuter son auteur, et paraît décidément fort enclin à la sévérité à l'égard des accusés. Nous pensons qu'il juge plutôt d'après la partie affective de son intelligence, que d'après la partie raisonnante ; car il parle toujours avec passion, et paraît tout-à-fait impropre à envisager les questions sur leurs divers points de vue. Il nous en coûterait trop d'attribuer sa méthode, soi-disant philoso-

phique, à un calcul, chez un homme surtout *que la servitude révolte intérieurement contre les chaînes de la tyrannie* (1)... Nous sommes seulement fâché qu'en professant que toute âme généreuse doit se ranger du parti qu'on opprime (2), il se refuse aussi nettement, aussi cruellement à procéder avec le docteur Broussais à l'examen des influences, tant organiques que de rapport, qui peuvent entraver la liberté de l'homme et concilier dans quelques cas à un accusé l'indulgence de ses juges. Pour ce qui est des autres points de vue sous lesquels M. Broussais a envisagé la question, nous n'en parlerons pas à M. Virey, qui ne s'est point exercé à la dissection... des propositions philosophiques. Et, dût M. Virey injurier M. Broussais, en lui disant éloquemment *qu'il a parfois vaincu par la force de la volonté l'irritation intra-cranienne causée par un mépris de sa doctrine* (3), et autres gentillesses de cette espèce, nous le laisserons prêcher, puisque tel est son genre. M. Broussais ne s'offensera pas assurément d'invectives qu'il partage avec Cabanis, Volney et Destutt de Tracy.

Nous voyons, dans un passage de son allocu-

(1) *Examen*, etc., page 23.
(2) *Ibid., ibid.*
(3) *Ibid., ibid.*

tion, que les dévouemens héroïques et les sacrifices de la vie sont des preuves d'un principe libre, indépendant des organes. Ces preuves peuvent être bonnes pour M. Virey; mais elles pourraient bien être insuffisantes pour l'observateur qui constate ce phénomène chez les animaux, et qui le voit correspondre à l'excitation de certains organes, attendu que, d'ailleurs, ces actes n'ont point la vertu d'isoler ce principe de toute matière. Mais comment discuter avec un homme qui déclame au lieu d'observer? S'il avait seulement pris la peine d'étudier le système de Gall, d'examiner les collections de têtes d'hommes et d'animaux, faites par quelques-uns des élèves de ce professeur; s'il avait sacrifié quelques jours de sa vie à l'examen des aliénés, dans les asiles consacrés à ces malheureux; s'il sortait de sa bouche une seule phrase qui décelât l'homme fait pour observer par lui-même et pour ne pas croire sur la foi des bouquins, M. Broussais pourrait se trouver blessé de ces déclamations furibondes sur son prétendu matérialisme. Il se bornera sans doute à féliciter M. Virey d'avoir mérité une indulgence plénière des missionnaires de Mont-Rouge.

Il est assez amusant de voir M. Virey, dans sa

péroraison, déprécier les médecins dont il a cependant ambitionné l'estime, en les peignant comme des gens qui vont fouiller dans la pourriture des cadavres pour y chercher des notions sur les fonctions physiologiques, et qui consument leur vie à la pratique d'un *art*, en s'attachant à l'observation des corps ou des surfaces purement matérielles, à l'aide des sens. Cette méthode ne donne que des esprits *tout extérieurs* : parlez-moi bien plutôt de ces intelligences *tout intérieures*, qui approfondissent, par un recueillement habituel, les rapports intimes des êtres! « Les idées *purement sensibles* du monde extérieur, obtenues comme celles de la statue de Condillac par la seule voie de nos organes superficiels, se construisent par *juxta-position*, seulement à la manière des matériaux inorganiques, etc. Au contraire, les idées intuitives, élaborées dans le *monde intérieur*, par la voie de la méditation, dans le silence des sens externes, ou par l'abstraction et la solitude, se coordonnent comme par *intus-susception*, selon le mode synthétique des êtres organisés, en partant d'un centre d'unité, de force et de vie (1). »

Mais en voilà bien assez; ne gâtons pas ce que

(1) *Examen*, etc., page 26.

les maîtres psychologistes ont beaucoup mieux exprimé. L'homme qui tient ce langage a médité le Traité de l'Irritation et de la Folie... il est assez jugé.
